



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

5^{me}. ANNÉE.]

MAI 1850.

5^{me}. LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE VIII.



E matin du 17 octobre, Napoléon donna une dernière audience à tout ce que l'armée comptait de notabilités. Il venait de faire signe au général Lamarque de venir lui parler, lorsqu'il aperçut dans le salon de service un baron autrichien qui chaque soir était venu assidûment lui faire sa cour. N'étant pas accoutumé à voir ce personnage au palais dans la journée, Napoléon s'avança vers lui en lui disant d'un ton gai :

— Ah ! ah ! bonjour, M. le baron ; je suis bien aise de vous voir ce matin... Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau ? Que disent les habitants de Vienne ?

— Sire, ils sont pénétrés d'admiration pour Votre Majesté, et chacun d'eux a vu dans le soldat français qu'il a eu à loger un protecteur de plus.

A ces mots, l'empereur fit une petite grimace. Peut-être allait-il répondre un peu brusquement à cette flagornerie, lorsque le maréchal Bessière parut à l'extrémité du salon. Napoléon quitta précipitamment le baron allemand, alla au devant du brave maréchal, dont la vue sembla lui rendre sa belle humeur ; il le félicita sur l'état de sa santé, et, prenant une de ses mains dans les siennes, il lui demanda aussi ce que disaient les Viennois.

— Ma foi, sire, répond Bessière, pour parler franchement à

B b

Votre Majesté, ils nous donnent à tous les diables du matin au soir !

— Ceci me paraît plus croyable, répliqua l'empereur en jetant un regard moqueur sur le baron allemand, qui s'inclina ; il ne faut pas s'abuser, je n'écoute pas les faiseurs d'histoires, moi : je sais à quoi m'en tenir sur leurs contes et sur leur compte.

Et après avoir ri avec tous les assistants de ce mauvais jeu de mots, Napoléon leva l'audience et quitta Schœnbrunn pour se rendre à Strasbourg. Dans cette ville, des rapports de police qui lui firent remis vinrent tout à coup troubler sa bonne humeur. On avait fait circuler dans Paris le bruit ridicule qu'il avait été subitement atteint d'une aliénation mentale. Ce propos absurde le blessa vivement ; aussi s'écria-t-il d'un ton de menace :

— C'est encore ce faubourg Saint-Germain qui imagine ces belles choses !... Ils en feront tant que je finirai par envoyer tout ce monde-là dans la Champagne Pouilleuse.

De Strasbourg, il voulut se rendre d'une seule traite à Fontainebleau ; mais arrivé à un petit village situé au-dessous de Nogent-sur-Seine, l'essieu de la voiture dans laquelle il se trouvait avec le grand maréchal étant venu à se rompre, il était si impatient d'arriver qu'il préféra continuer sa route à franc étrier, bien qu'il fit un temps abominable, plutôt que d'attendre qu'on lui eût trouvé une autre voiture. Le 26 octobre 1809 il était à Fontainebleau avec le grand maréchal, tous deux mouillés jusqu'aux os. L'escorte était restée en arrière ; un chasseur de la garde seul avait pu les suivre. Comme on n'attendait pas l'empereur sitôt, aucun des officiers de sa maison ne se trouva au palais pour le recevoir.

Cet isolement lui causa beaucoup d'humeur, à en juger par la manière dont il se mit à siffler, qui ne ressemblait nullement cette fois à celle qui lui était habituelle. Cependant il n'adressa aucun reproche au grand maréchal, et se contenta

d'envoyer sur-le-champ à Saint-Cloud le guide qui l'avait accompagné, pour annoncer à l'impératrice son arrivée à Fontainebleau ; puis il visita les nouveaux appartements du château. On avait restauré par son ordre le bâtiment situé dans la cour du Cheval blanc, où était précédemment l'école militaire, qui venait d'être installée à Saint-Cyr. Cette aile du palais avait été agrandie, décorée et meublée pour servir d'appartements d'honneur, et dans le but, avait-il dit, d'occuper les manufactures de Lyon et de donner de l'ouvrage aux ouvriers de Paris. Il est certain que Napoléon avait tiré ce palais de l'état de ruine dans lequel on l'avait laissé depuis le commencement de la révolution, et qu'il se trouvait alors, comme par enchantement, rétabli avec une magnificence égale à celle des beaux jours de Louis XV.

Sur les cinq heures du soir, quelques employés de la maison impériale arrivèrent. Dès que Napoléon aperçut leur voiture, il descendit et alla au-devant d'eux :

—Et l'impératrice ? demanda-t-il brusquement à ceux qui étaient encore dans la voiture.

—Sire, répondit à tout hasard un officier de bouche, nous avons l'honneur de précéder Sa Majesté de dix minutes ; peut-être même sera-t-elle ici auparavant.

—C'est fort heureux, reprit Napoléon en rentrant dans l'intérieur du palais.

Et tout en marchant, il ne cessa de marmotter entre ses dents des paroles que personne n'eût pu comprendre.

Enfin Joséphine arriva. Il était plus de six heures. C'était peut-être la première fois de sa vie qu'elle manquait à ces espèces de rendez-vous, qu'elle considérait moins comme des ordres que comme un devoir qu'il lui était doux de remplir. Cette fois, Napoléon était en avance de plusieurs heures, et, contre son ordinaire, il n'alla pas au-devant d'elle dans le vestibule. Il était assis dans un petit salon du rez-de-chaussée au moment où l'impératrice entra, après avoir cherché elle-même dans les appartements.

—Ah ! ah ! lui dit-il d'un ton froid, vous voilà donc enfin, madame !... Il est bien temps ; j'allais partir pour Saint-Cloud.

Joséphine, déjà peinée de ce retard involontaire, fut cruellement affligée de cet accueil glacial après une aussi longue séparation : elle resta stupéfaite ; cependant elle chercha à s'excuser.

—Mais, Bonaparte, lui répondit-elle d'un ton charmant de reproche, c'est ta faute... Tu nous fais dire que tu ne seras ici que dans trois ou quatre jours, et tu arrives aujourd'hui comme si tu tombais des nues ! Comment donc es-tu venu ?

—C'est toujours moi qui ai tort, s'écria Napoléon en marchant avec agitation. Madame, je suis venu comme à mon ordinaire. Ne vous avais-je pas prévenue depuis plus de quinze jours ! Avec vous, c'est toujours à recommencer.

Ces récriminations, auxquelles Joséphine n'était point accoutumée, moins peut-être que la circonstance dans laquelle elles lui étaient adressées, lui firent venir les larmes aux yeux. Napoléon, continuant sur le même ton, et ne ménageant pas assez une sensibilité qu'il n'avait que rarement mise à l'épreuve, blessa l'impératrice au cœur. Irritée à son tour de ce qu'elle appelait avec raison une injustice, elle laissa échapper quelques paroles piquantes. Napoléon lui répondit avec

plus de vivacité encore, et le mot *séparation* fut prononcé par lui.

Sur ces entrefaites, le roi de Saxe arriva à Paris avec le prince Eugène, que Napoléon fit venir d'Italie, sans doute pour consoler sa mère lorsque le moment fatal serait arrivé. Leurs Majestés quittèrent Fontainebleau le 14 novembre pour retourner aux Tuileries. Les jours suivants, tous les princes de la Confédération rhénane arrivèrent successivement dans la capitale : le roi et la reine de Bavière, le roi de Wurtemberg, etc. Les uns furent logés à l'Élysée-Bourbon, les autres dans des hôtels particuliers que Napoléon loua exprès pour eux. Tous les jours, ces princes étaient magnifiquement traités aux Tuileries, sur les murs desquelles on placarda pendant la nuit une petite affiche avec ce peu de mots : *Dépôt de la grande fabrique de sires*. Ce mauvais calembourg fit rire tout le monde, excepté l'empereur.

Nous avons dit précédemment que Napoléon protégeait d'une manière toute spéciale l'institution des orphelines de la Légion d'honneur, autrement dit *Écouen* ; mais il en était une autre qu'il affectionnait encore davantage : c'était l'école impériale militaire de Saint-Cyr. Il était rare que dans l'intervalle d'une campagne à une autre il ne fit pas une visite à ses *petites protégées* ou qu'il n'allât pas voir ses *petits lapins*, comme il désignait familièrement l'un et l'autre de ces établissements. Or, dans les premiers jours de décembre 1809, la neige couvrant la terre, le commandant Coteau, sous-directeur des études de Saint-Cyr, entre, après la théorie du matin, dans le quartier des vétérans (les élèves de seconde année), en leur disant, avec sa voix de *chef de l'école d'intonation* :

—Messieurs ! l'empereur chasse en ce moment dans les environs de Versailles !... Il ne doit pas avoir chaud ! ajoutez-il en frappant l'une dans l'autre ses mains, recouvertes de gants dont la peau avait au moins quatre lignes d'épaisseur.

—*Vive l'empereur !*... telle fut l'acclamation générale et prolongée que provoqua spontanément chez les élèves la nouvelle que leur apprenait le commandant Coteau. Aussitôt le *bataillon d'instruction* se met sous les armes, ayant à sa gauche la *classe des recrues*, honteuse de son noviciat, et à sa droite les professeurs et les officiers attachés à l'école. En avant du front de bataille, le général Bellaveine, avec sa jambe de bois et sa canne à béquille, se tient au milieu des officiers supérieurs qui composent l'état-major. Tout à coup le galop de plusieurs chevaux retentit sur le pavé de l'avenue : c'est l'empereur !... Il entre dans la cour. *Portez armes !... Fixe !* commande le capitaine Saget. Les tambours battent aux champs, tous les officiers se découvrent. Le général s'avance au-devant de Napoléon, qui déjà est descendu de cheval : sa suite en fait autant. L'escorte, les voitures et les équipages de chasse sont restés à Trianon.

Tout ce que nous venons de rapporter ici n'avait été que l'affaire d'un moment. En mettant pied à terre, Napoléon a ôté son chapeau à deux reprises différentes devant le drapeau de l'école, qui s'est incliné à son approche. Le registre des punitions est la première chose qu'il demande à voir. L'adjudant de l'école le lui apporte, et le premier nom qui frappe ses regards est celui de la Pagerie, cousin de l'impératrice. Napoléon fut d'abord mécontent ; mais bientôt on le vit sourire, au fur et à mesure qu'il parcourait les nombreux feuil-

lets de ce registre, sur lequel se trouvait mentionnée la cause des punitions que l'adjutant s'était vu forcé, selon lui, d'affliger aux élèves. Ce brave officier, qui, certes, n'avait pas la prétention de créer un nouveau style, devait cependant précéder quelques-uns de nos écrivains dans l'emploi des inversions. Ainsi, le jeune la Pagerie avait été condamné à six jours de salle de police pour avoir commis deux fautes ; la première : "Avoir laissé pousser ses favoris, dans son sac ayant un rasoir ;" et la seconde : "Pour de pelures de légumes avec un eustache le corps de garde avoir semé." Le fait était que cet élève avait oublié, en se faisant la barbe, de couper une petite paire de favoris qui allaient on ne peut mieux à l'air de son visage ; et qu'ensuite, avant d'être mis en faction, il s'était amusé à manger un navet cru qu'il avait détérré près du polygone, après l'avoir épluché dans le corps de garde. Napoléon, ayant parcouru le registre, dit au commandant :

—Général, je vous demande grâce pour le cousin de ma femme ; faites-le venir à sa compagnie, je ne serais pas fâché de le voir aujourd'hui.

Le commandement de : *Trois pas en arrière, ouvrez vos rangs!*... et celui de : *Présentez armes!* ayant été exécutés, comme toujours, avec un admirable ensemble, Napoléon, d'un air de satisfaction qui se lisait sur son visage, commença im médiatement sa *revue d'inspection*. En passant devant le plus ancien des capitaines de l'école, il lui jeta un regard affectueux : c'était promettre à cet ancien officier, en échange de la large croix de simple légionnaire qu'il avait sur la poitrine, une croix de moindre dimension, mais surmontée d'une petite couronne d'or avec une coquette rosette au ruban.

En parcourant les rangs, Napoléon examina avec attention le fourniment de chacun des élèves du bataillon, ouvrit le sac à celui-ci, rajusta les buffleteries de celui-là, et redressa la plupart des shakos posés trop en avant ou trop en arrière sur la tête. Arrivé devant le jeune la Pagerie, qui avait pris son sang, il s'arrêta, et prenant un air sévère :

— Ah ! ah ! lui dit-il, vous voilà, monsieur !... Pour quoi donc ne vous conformez-vous pas à l'ordonnance ? Votre général a été trop bon de relever vos arrêts à cause de moi !... Qu'à l'avenir il ne vous arrive plus de vouloir faire ici le muscadin ! Vous avez l'honneur d'être le cousin de l'impératrice, monsieur, et par conséquent le mien ; par cette raison, vous devriez plus que tout autre donner à vos camarades l'exemple de l'obéissance aux règlements !

Puis, le regardant d'un œil moins sévère, et adoucissant le ton, il ajouta à demi-voix :

—Je suis fâché, la Pagerie, de vous avoir trouvé en faute ; mais je suis persuadé que cela n'arrivera plus, n'est-ce pas ?... Allons, la tête un peu plus haute, le pouce allongé sur la première capucine, le canon perpendiculaire : bien ! c'est cela.

Arrivé devant le tambour-major de l'école, Napoléon s'arrêta encore. C'était un homme magnifique que ce sous-officier ; il pouvait avoir cinq pieds huit pouces, et plus d'une fois, dans les ateliers de nos célèbres peintres de bataille, il avait servi de modèle. D'un mouvement de tête Napoléon l'avait toisé, tandis que lui, une main appuyée sur la hanche et l'autre sur sa canne à grosse pomme, s'était posé fier et

immobile en avant de ses tambours, comme un consul romain devant une légion prétorienne.

—A la bonne heure ! dit Napoléon ; voilà comme je voudrais qu'ils fussent tous dans ma garde.

—J'y étais mon empereur, répond le tambour-major en se redressant encore davantage.

—Parbleu ! je le sais bien. Tu en es sorti pour te marier, pour faire une folie. Est-ce que tu crois que je ne te reconnais pas ?... Il ne tiendrait qu'à toi d'y rentrer. As-tu des enfants ?

—Oui, sire.

—Des garçons ?

—Oui, sire, j'en ai trois.

—Alors, c'est différent, je t'engage à rester où tu es ; mais quand tes enfants seront grands, *grands comme toi*, entends-tu bien, leur place est toute trouvée.

Napoléon s'approcha d'un autre groupe dont le vieux Fraboulet faisait partie, et fit à ce dernier un geste de la main pour qu'il vint à lui. Ce sergent d'artillerie s'avança au pas ordinaire, la main droite collée au shako ; mais en présence de son empereur il se trouva intimidé comme une jeune fille. Napoléon dit au vieux canonnier en le regardant fixement.

—Et toi, mon vieux camarade, sais-tu écrire maintenant ?

A cette question inattendue, le pauvre sergent reste interdit ; les muscles de son visage se contractent, et l'énorme morceau de tabac qu'il tient en permanence dans sa bouche passe dix fois, en une seconde, de gauche à droite et de droite à gauche, mais il ne peut trouver une parole.

—Je te demande si tu sais écrire, répète Napoléon.

—Non, mon empereur, répond enfin Fraboulet en faisant un effort sur lui-même. Je suis conservateur du magasin à poudre ; c'est moi *que*... je soigne la fabrication des gargousses, *que*... je veille aux mèches, *que*... je démontre aux élèves la théorie du pointage, *que*... je...

—C'est bon... bien... assez ! reprend Napoléon en agitant sa main comme pour lui dire qu'il n'en veut pas savoir davantage ; mais en même temps il lui fait un signe de tête bienveillant. Fraboulet avait été décoré au camp de Boulogne, et plus tard, n'ayant pu être nommé officier, pour l'indemniser, Napoléon lui avait accordé une dotation de trois cent soixante-cinq francs de rente hypothéqués sur ses domaines extraordinaires de Westphalie. La revue d'inspection terminée, les manœuvres commencèrent.

Dans le court intervalle de repos qui les sépare du *défilé*, Napoléon ne cessa de s'entretenir avec le général Bellaveine, les officiers supérieurs de l'école et le commandant Saget, théoricien profond, *ferré sur l'école de bataillon*, et qui trouvait toujours assez de mérite chez un *sujet* quand il avait un beau port d'armes et marchait la tête haute, les pointes basses et les coudes au corps. S'étant avisé de dire un jour, en présence de l'empereur, qu'un peuple était assez savant lorsqu'il savait croiser la baïonnette en deux temps et deux mouvements, Napoléon l'avait gratifié d'un sourire d'approbation et d'une dotation que, du reste, il avait su mériter par ses services. Le défilé s'exécuta à ravir, et, après avoir levé toutes les punitions, Napoléon quitta Saint-Cyr au milieu d'acclamations capables de fendre un cerveau qui, comme le sien, n'y aurait point été accoutumé.

De retour à Versailles, au lieu de continuer la chasse ou de revenir à Paris, Napoléon déjeuna à Trianon; puis il monta en voiture en annonçant qu'il allait visiter Écouen, voulant, avait-il dit au prince de Neufchâtel, faire d'une pierre deux coups. On passa par Sèvres, le parc de Saint-Cloud, le bois de Boulogne, le *chemin de la Révolte*, Saint-Denis, etc.; plus de neuf lieues furent franchies en moins de deux heures et demie.

Un page suivi d'un piqueur était parti en avant pour annoncer cette visite à madame Campan. Celle-ci, quoiqu'il ne fit pas beau, se promenait dans le petit bois qui avoisine le château, lorsqu'une *dame surveillante*, voyant arriver sur la plate-forme un piqueur à la livrée de l'empereur, courut avertir la surintendante, qui revint en toute hâte. A la grille du château elle trouve le page très-occupé de son cheval couvert d'écume. Il prévient la surintendante que l'empereur est sur la route d'Écouen, et qu'il n'a pas plus de dix minutes d'avance sur Sa Majesté. Le temps manquait pour que les élèves pussent revêtir ce qu'on appelait le grand uniforme (la robe blanche et la ceinture de couleur distinctive). Aussi cette directrice donna-t-elle l'ordre que les élèves restassent en classe, et que toutes les dames fussent à leur poste respectif. Quelques moments après, la voiture de l'empereur entra dans la cour. Madame Campan, accompagnée de toutes les dames dignitaires, reçut Napoléon dans le grand vestibule d'entrée, et le conduisit, selon son désir, dans les classes du rez-de-chaussée, qu'il parcourut; il interrogea ensuite quelques-unes des *petites* sur plusieurs choses fort simples; et celles-ci, bien qu'un peu troublées, ne répondirent pas mal.

—Madame, lui dit-il, présentez-moi les trois élèves les plus distinguées.

—Sire, je puis en présenter non pas trois à Votre Majesté, mais six, si elle daigne me le permettre.

Pour toute réponse, Napoléon fit une pirouette sur le talon, et monta visiter les dortoirs et l'infirmerie. Pendant ce temps, les pensionnaires se rendirent à la chapelle, où il arriva bientôt.

A la prière, Napoléon s'agenouilla comme tout le monde; mais il se releva aussitôt que les élèves eurent commencé de chanter en chœur une autre prière qui appelait les bénédictions du ciel sur leur bienfaiteur. Ce chant, qu'il entendait pour la première fois, exécuté avec une mesure lente par un grand nombre de voix jeunes et fraîches, soutenues du jeu de l'orgue, émut Napoléon à un tel point, que chacun, s'en étant aperçu, partagea le sentiment qu'il éprouvait. Sorti de la chapelle, il se rendit sur la plate-forme qui sépare le château du bois. Là, bien qu'il fit très-froid et que la neige commençât à tomber, toutes furent rassemblées par divisions et par classes; elles formaient deux rangs qui se prolongeaient jusqu'à l'entrée du parc. En les parcourant, Napoléon dit en souriant à madame Campan :

—Vous commandez là un bien joli régiment; je ne passe pas souvent de semblables revues; toutes ces jeunes filles sont la santé même.

—Sire, cela est dû à la pureté de l'air qui règne ici.

—Et à vos bons soins, mesdames, reprit-il en faisant un aimable salut aux dames institutrices qui l'entouraient.

Puis il renouvela sa demande à la surintendante au sujet de la présentation des trois élèves les plus distinguées.

—Sire, répondit madame Campan avec une certaine dignité, je prendrai la respectueuse liberté de faire observer à Votre Majesté que je commettrais une injustice envers beaucoup de leurs compagnes aussi avancées que celles que je pourrais avoir l'honneur de lui présenter.

A ces mots, Napoléon fronça légèrement le sourcil, mais il ne répondit pas plus que la première fois. A la fin du dîner, qui avait été un peu pressé, il entra au réfectoire et se plaça au-dessous de la chaire. L'une des *grandes* venant à réciter les *grâces*, qui se terminaient toujours par des vœux pour lui, il leva la tête et lui fit un salut charmant. Il adressa en même temps à une des dames surveillantes quelques questions sur le nombre et le choix des mets dont se composaient habituellement les repas des élèves. On répondit à ses demandes. S'adressant pour la troisième fois à madame Campan, il lui dit en prenant une prise de tabac :

—Enfin, madame, je vois bien qu'il me faut en passer par où vous voulez; d'ailleurs, chacun ne doit-il pas vous obéir ici? Nommez-moi donc vos six élèves.

Mais la surintendante en nomma douze, et au fur et à mesure qu'elle appelait une élève par son nom, celle-ci accourait se placer devant Napoléon, qui lui adressait quelques paroles flatteuses. Le nombre de six, toléré par lui, étant complet, et voyant d'autres élèves continuer de se placer à côté de leurs compagnes, l'empereur laissa échapper des *oh! oh!* d'autant plus expressifs dans sa bouche, qu'il venait de s'apercevoir qu'il s'était pris lui-même au piège sans s'en douter. Trop poli et surtout trop bon pour songer seulement à démentir madame Campan, il fut bien forcé, comme il l'avait dit, d'en passer par là: il s'exécuta donc de bonne grâce. D'ailleurs, ces jeunes filles l'avaient si agréablement ému à la chapelle!... Les ayant toutes regardées et interrogées avec une bienveillante attention, il leur fit un petit salut de la main en leur disant :

—Allons, au revoir, mesdemoiselles.

Et, se retournant vers madame Campan, qu'il avait eu l'air de boudier un instant, il ajouta :

—Madame, vous adresserez à Duroc la liste de vos douze élèves avec une note pour chacune d'elles, et moi je vous enverrai des bonbons pour toutes. Adieu, madame; je suis très-satisfait. Je rendrai compte à l'im pératrice, ainsi qu'à la reine de Hollande, votre protectrice, de la visite que je vous ai faite aujourd'hui.

Et il monta en voiture.

Le même jour, à sept heures du soir, en se mettant à table pour dîner, il disait gaiement à Joséphine :

—A propos! je suis allé voir ce matin ton cousin la Pagerie.

—Eh bien! comment as-tu trouvé ce pauvre jeune homme?

—J'ai trouvé ce pauvre jeune homme à la salle de police.

—Oh! mon Dieu! qu'est-ce cela?

—Peu de chose, tranquillise-toi; seulement il a voulu faire le coquet: il tient de ta famille; mais l'adjutant de l'école, qui s'occupe beaucoup plus de faire exécuter les ordonnances que lui envoie le ministre de la guerre, que celles insérées dans le journal des *Modes* qu'on t'envoie tous les jours, sans respect pour sa parenté avec toi, a mis le petit cousin en pé-

nitence, c'est-à-dire au pain et à l'eau dans une chambre qui n'a que les quatre murs. Je lui ai un peu lavé la tête en présence de ses camarades. Du reste, il se porte à merveille, et je ne doute pas qu'il ne fasse un jour un bon officier.

—Tant mieux ! car il t'aime bien.

—En sortant de là, continua Napoléon, je suis allé voir l'ancienne maîtresse de pension de ta fille.

—Comment ! de Saint-Cyr tu as été à Écouen ?... Quelle course !... Les pauvres chevaux !

—Bah ! bah ! j'y suis allé en me promenant avec mes pages... Sais-tu que ces petits messieurs-là voudraient singer ceux d'autrefois ?

—En quoi donc ?

—C'est que tu ne sais pas que, lorsqu'ils se doutent que je veux aller à Écouen, ils se disputent à qui, parmi eux, sera de mon escorte.

—Cela ne doit point t'étonner : on est si heureux de pouvoir se trouver avec toi !

—Oh ! ce n'est pas pour moi ! s'écria Napoléon en se frottant les mains ; c'est pour les pensionnaires de madame Campan ; il y en a réellement de charmantes !... Leur directrice m'a attrapé ; mais je ne lui en veux pas... Je te conterai cela.

Puis, après un moment de silence, et comme par suite d'une

de ces réflexions bizarres qui lui venaient si souvent, il reprit :

—Sois tranquille, je leur ferai faire un jour de beaux mariages.

— Mon Dieu ! s'écria Joséphine avec une sorte de dépit mal déguisé, depuis ton retour tu ne rêves que mariage... Marie tous ceux que tu voudras, pourvu que tu ne songes pas, comme on le dit ici, à te remarier toi-même ; voilà tout ce que je demande au ciel ; car, crois-moi bien, si jamais tu m'abandonnais, tu cesserais d'être heureux.

A cette sortie, à laquelle il était loin de s'attendre, Napoléon se leva brusquement de table, et, prenant son chapeau avec vivacité, il quitta le salon sans prononcer une parole.

Quant à Joséphine, qui s'était levée presque en même temps, une fois seule elle devint pensive et inquiète ; les larmes lui vinrent aux yeux en abondance : elle venait de comprendre que, cette fois, elle était allée trop loin.

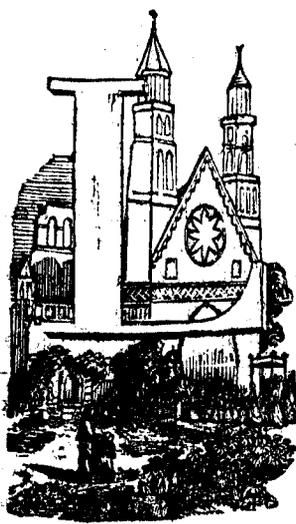
On était, nous l'avons dit, à la fin de l'année 1809 ; il y avait à peine un mois que l'empereur était de retour de Schœnbrunn, et avec un homme tel que lui, les causes en apparence les plus insignifiantes amenaient quelquefois les résultats les plus sérieux. En effet, à l'instant même, Napoléon arrêta irrévocablement le divorce qu'il projetait depuis longtemps.

EMILE MARCO DE ST. HILAIRE.

(Fin du deuxième volume.)

SCENES DE LA VIE MEXICAINE.

II.



A nuit était venue : c'était une de ces nuits de mai où les clartés de la lune prêtent à Mexico un aspect magique. De molles lueurs tombaient du ciel sur les clochers peints des églises et sur les façades colorées des monuments. Le clair de lune, sous les tropiques, était des splendeurs voluptueuses qu'ignorent nos climats brumeux. Sur la Plaza Mayor, la foule n'était plus si épaisse qu'avant le coucher du soleil, mais elle était plus calme et

plus recueillie. Les promeneurs ne se parlaient qu'à voix basse, comme s'ils eussent craint de troubler le silence de cette nuit sereine. Des bruits d'éventails agités, de robes de soie froissées, quelquefois un éclat de rire féminin mélodieux et pur, comme la vibration d'un timbre de cristal, quelquefois aussi les tintements d'une cloche lointaine, ve-

naient seuls interrompre ce grand silence. Les femmes voilées, les hommes enveloppés de manteaux, glissaient, comme des ombres, sur le sable qu'ils faisaient à peine crier. Je retrouvai là, mal déguisés sous l'ample abri du costume national, plus d'un couple mystérieux qui donnait raison à la chronique médisante des salons, et dont le public des Bouffes avait pu ce soir-là remarquer l'absence. A côté de femmes jeunes et belles, il y en avait aussi de celles qui penchent, selon l'expression anglaise, du côté nuageux de trente ans. On rencontrait encore bon nombre de ces doucellas chanflonas, de ces beautés de faux aloi dont parle Pérez de Guevara. Je ne dis rien de ces coureurs d'aventures qu'on retrouve partout au Mexique, vrais types de matamores écorchant les dalles de leurs sabres et de leurs éperons. Telle était la foule joyeuse et bigarrée qui se pressait sur la Plaza Mayor à l'heure où je me dirigeais lentement, et non sans une certaine irrésolution, vers le Callejon del Arco.

Au premier pas que je fis dans la sombre ruelle, un courant d'air froid, comme celui qui s'échappe du soupirail d'une cave, me frappa au visage et me glaça jusqu'aux os. Je restai quelques secondes à l'entrée de l'impasse, cherchant à distinguer quelque trace de lumière aux fenêtres ou aux portes grillées des maisons ; mais tout y semblait mort et désert. Je pris alors mon parti, et je m'avançai presque à tâtons dans la direction de la maison que j'avais reconnue le

jour même. J'étais arrivé près du carrefour dont j'ai parlé, quand un bruit de pas se fit entendre derrière moi, et je vis un homme qui, venant de la place, se dirigeait de mon côté. Je voulus me ranger sur le trottoir, mais je ne sais comment je m'embarrassai les jambes dans une longue rapière que portait le promeneur nocturne ; je trébuchai, et je ne pus éviter une chute qu'en me retenant à son manteau. L'homme fit aussitôt un pas en arrière, et le grincement du fer m'avertit qu'il tirait son épée.

— *Capo de Dios!* s'écria-t-il, est-ce à ma personne ou à mon manteau que vous en voulez, seigneur voleur ?

Je crus reconnaître cette voix, et je me hâtai de répondre : — Je ne suis pas un voleur ni un assassin, seigneur don... don...

J'espérais que l'inconnu allait venir en aide à ma mémoire et décliner son nom, mais il n'en fut rien, et s'adossant à la porte d'une maison voisine.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? me demanda-t-il brusquement.

— Je cherche la demeure du licencié don Tadeo, répondis-je, et, si je ne me trompe, c'est la maison devant laquelle nous sommes en ce moment.

— Ah ! qui vous a indiqué cette maison ?

— Tio Lucas, l'écrivain public. J'ai à consulter don Tadeo sur une affaire importante.

— Don Tadeo... eh ! c'est à lui-même que vous parlez.

Le costume de cet homme, dont je ne pouvais distinguer les traits, était en effet conforme à celui que portait quelques heures auparavant, l'amateur de taureaux, dont Tio Lucas m'avait appris le véritable nom. Je me hâtai de répondre à don Tadeo, en me félicitant du hasard de cette rencontre, et en lui demandant quelques instants d'audience.

— Très volontiers, répondit-il, je suis tout prêt à m'occuper de votre affaire ; mais entrons d'abord dans cette maison : nous y causerons plus à l'aise. — Et il frappa en même temps du pommeau de sa rapière la porte contre laquelle il était adossé. — Ma profession, ajouta-t-il, m'oblige à prendre quelques précautions, vous comprendrez tout à l'heure pourquoi. Ne vous étonnez pas trop de mon singulier domicile. On vous aura dit que j'étais un original, et on a eu raison...

Don Tadeo s'interrompit, la porte de la maison mystérieuse venait de s'ouvrir avec un grand bruit de chaînes. Le portier, un falot à la main, s'inclina respectueusement devant le licencié, qui me fit signe de le suivre. Nous traversâmes rapidement le *zaguan*, ou vestibule, et, après avoir monté un escalier assez rapide, surmonté d'un transparent flamboyant sur lequel on lisait ces mots en lettres gigantesques : *Sociedad Filarmónica*. Des voix, des cris confus s'échappaient de la salle qu'annonçait ce titre ambitieux.

— Sont-ce vos clients qui mènent si grand bruit, seigneur licencié ? demandai-je à don Tadeo. — Sans me répondre, celui-ci souleva la portière de serge verte, et nous nous trouvâmes dans une vaste pièce assez mal éclairée. Une large table, couverte d'un tapis vert et entourée de joueurs, occupait le milieu. Avec les quinquets suspendus aux murs, quatre bougies, hautes comme des cierges d'église, et contenues dans des tubes de fer blanc, complétaient l'éclairage. De petites tables, placées de distance en distance, servaient

aux consommateurs, qui pouvaient demander à leur choix soit des infusions de tamarin ou d'eau de roses, soit de l'eau-de-vie de Barcelone.

Enfin, dans le fond de la salle s'élevait une haute estrade, ornée de peintures faites à la colle et représentant, pour rappeler sans doute la destination de l'établissement, un grotesque trophée de bassons, de cors de chasse et de clarinettes. On comprendra la surprise que j'éprouvai en mettant le pied dans un pareil tripot, au moment où je croyais me voir introduire dans le cabinet d'un légiste. Aussi me mis-je à regarder mon compagnon, comme si je le voyais pour la première fois : c'était bien l'homme que j'avais rencontré sur les gradins du cirque, et sous les Arcades des Marchands. Avec son costume étrange, sa longue rapière, sa chevelure épaisse et hérissée, don Tadeo avait la tournure d'un bandit beaucoup plus que d'un jurisconsulte. A peine eut-il fait quelques pas dans la salle, qu'il fut accosté par deux individus qui semblaient les dignes habitués de cette caverne : ce fut d'abord une espèce de géant à l'air farouche et gauche, qui tendit au licencié une main large comme une élanche de mouton, et lui dit en espagnol, avec un accent anglais fortement prononcé : — Comment se porte le seigneur don Tadeo ?

— Mieux que ceux à qui vous pouvez en vouloir, maître John Pearce, répondit celui-ci en arrêtant sur son interlocuteur un regard froid et perçant comme une lame d'épée. Savez-vous bien que votre réputation est faite maintenant au Mexique comme au Texas, surtout depuis que...

— Chut ! reprit l'Américain, peu désireux évidemment d'entendre le licencié achever sa phrase. Avec votre permission, j'ai à vous consulter.

— Tout à l'heure, répondit l'homme de loi. Je dois donner la préférence à ce cavalier que j'ai rencontré avant vous.

— De grâce, écoutez-moi d'abord, seigneur licencié, interrompit un autre personnage aux yeux louches, aux cheveux grisonnants, et qui portait le costume national du Mexique, j'ai aussi à vous demander un avis.

— Ah ! c'est toi, Navaja ! répondit don Tadeo en toisant le Mexicain, qui parut se troubler sous ce regard sévère. Est-il encore question de la mauvaise affaire...

— Chut ! s'écria à son tour le Mexicain. Puisque c'est votre bon plaisir, je prendrai le troisième rang.

Il avait suffi à don Tadeo de faire allusion à deux épisodes sans doute peu édifiants de la vie de ses clients pour être débarrassé immédiatement de leurs importunités. J'admirai cette puissance que donnait à mon compagnon une expérience acquise évidemment au prix d'un commerce intime et périlleux avec les plus dangereux héros de la Bohême mexicaine.

— Ah ça ! me dit enfin don Tadeo en se tournant vers moi pourrai-je savoir maintenant, seigneur cavalier, qui vous êtes et quelle affaire vous amène ? Il faut qu'elle soit bien délicate, car on ne recourt à mon intervention que pour résoudre les difficultés que mes confrères jugent insurmontables. C'est même l'un de ces dignes légistes qui vous aura sans doute conseillé de vous adresser à moi.

Je nommai le licencié qui m'avait vanté le cœur intrépide et la bonne épée de don Tadeo. Celui-ci secoua la tête avec son dédaigneux sourire.

— Il s'agit d'une affaire dangereuse, je le vois bien, reprit-il. L'homme que vous me nommez est mon ennemi déclaré, et il ne m'en envoie pas d'autres. J'ai là, vous l'avouerez, une étrange spécialité. Aussi m'est-il permis d'être quelque peu prompt à dégainer le soir dans les rues. Que voulez-vous ! je suis de Séville, et on n'a pas pour rien passé quelques années de sa vie parmi les spadassins du faubourg de Triana.

— Vous êtes Espagnol ?

— Oui, sans doute, et avant d'être légiste, j'ai été ce qu'on nomme un *gentilhomme ouragan*, — *uracan y calavera*. Vous voyez en moi un étudiant de Salamanque, de cette belle ville dans laquelle on fit, il y a bien des années, la glose suivante :

*En Salamanca la tuna
Anduve marzo y abril;
Nimas he visto mas de mil
Pero comotu, ninguna (1)*

Moi aussi j'ai fait des quatrains dans cette joyeuse-ville, j'en ai même chanté, et c'est à la suite d'une sérénade interrompue malheureusement par un duel suivi de mort d'homme que je me suis vu forcé de venir chercher fortune à la Nouvelle-Espagne. J'avais, pour réussir ici, deux qualités précieuses et qui s'allient rarement : je possédais à merveille la jurisprudence et l'escrime. Et vous-même vous avez pu reconnaître tout à l'heure que je n'ai rien perdu de mon ancienne humeur de spadassin ; mais, j'y pense, seigneur cavalier, je vous dois un dédommagement pour une méprise de tout à l'heure. Il s'en est peu fallu vraiment que je ne vous donnasse de mon épée au travers du corps. Permettez-moi de vous offrir, pour me faire pardonner cette brusque incartade, une infusion d'eau de roses ou du *refino* de Catalogne.

Et sans me laisser le temps de placer une parole, le licencié m'entraîna vers une table où nous nous assîmes. Mon étonnement croissait à mesure que je faisais plus ample connaissance avec ce singulier personnage. Ce ne fut qu'après naissance avec ce singulier personnage. Ce ne fut qu'après qu'on nous eut servis que don Tadeo consentit à m'entendre et à expliquer mon affaire, ce que je fis le plus brièvement et le plus clairement possible.

— C'est bien, dit-il, il s'agit d'un débiteur que vous n'avez pu retrouver, mais vous savez au moins son nom ?

— Ah ! c'est un nom qui semble inspirer à vos confrères une bien vive sympathie, car aucun n'ose se charger des poursuites.

— Voyons ce nom terrible. Je suis curieux de savoir s'il produira le même effet sur moi.

— Je vous le dirai tout bas. Mon débiteur se nomme don Dionisio Peralta.

Le licencié ne sourcilla pas. — Et combien vous doit-il ?

— Quatorze cents piastres.

— Tenez, me dit, après un moment de silence, don Tadeo, nous allons monter sur la terrasse de cette maison, et là nous causerons plus à l'aise ; mais, avant tout, permettez-moi de dépêcher ces deux drôles qui attendent leur tour. L'intérêt même de votre créance exige que je ne reprenne avec vous cet entretien qu'après avoir recueilli quelques renseignements.

(1) « A Salamanque, j'ai couru le guilledou dans les mois de mars et d'avril. De jeunes filles, j'en ai vu plus de mille, mais aucune qui te valût.

ments indispensables parmi les habitués de ce tripot. Tout ce que je vous demande, c'est de ne manifester aucune surprise, si vous voyez ou entendez des choses que vous ne compreniez pas.

Je serrai la main du licencié, et nous nous levâmes pour nous rapprocher du groupe des joueurs, qui s'était considérablement accru depuis que nous causions à l'écart. Une double haie de curieux entourait le tapis vert sur lequel les piastres roulaient avec un bruit métallique fort engageant. Le licencié passa devant ses deux clients, l'Américain et le Mexicain, en leur faisant signe de l'attendre et alla droit à un jeune homme qui, debout parmi les spectateurs, attachait sur le tapis vert des regards ardents. Ce jeune homme à la mine hâve et jaune, portait sur ses cheveux longs et gras un petit chapeau presque sans bords, et sur ses épaules une *esclavine* (1) usée. C'était le beau idéal du clerk de procureur regrettant de ne pouvoir jouer sur une carte toute la fortune de son patron.

— Ortiz, dit le licencié en lui frappant sur l'épaule, avez-vous ce qu'il faut pour écrire ?

— Sans doute, répondit le clerk, et il tira de sa poche un rouleau qui contenait papier, plume et encre. Le licencié s'assit à l'écart, écrivit quelques lignes, plia le papier et le remit à son clerk, qui ne répondit aux instructions données par son maître à voix basse qu'en inclinant la tête et en partant au plus vite. Le licencié me pria alors de vouloir bien prendre patience encore quelques minutes, pendant qu'il allait donner à ses deux clients la consultation promise, et je me mêlai à la foule qui se pressait autour du tapis vert. C'était, après tout, un piquant spectacle que celui de cette réunion d'aventuriers de toute espèce, parmi lesquels les types les plus étranges des vieux romans picaresques semblaient s'être donné rendez-vous. Un détail caractéristique me frappa : c'est que le banquier avait devant lui un couteau catalan, tranchant comme un rasoir. Un avertissement qu'il donna aux joueurs m'expliqua l'usage qu'il comptait faire de cette lame affilée. — J'avertis les gentilshommes ici présents, dit-il, que si l'un d'eux affecte de confondre la banque avec son enjeu, je lui cloue sans merci la main sur la table. — Cette étrange menace ne parut point étonner ni offenser personne, et j'en conclus que le cas prévu par le banquier avait dû se présenter plus d'une fois.

Malgré la bizarrerie des scènes auxquelles j'assistais, je commençais à trouver le temps un peu long, lorsque le licencié vint m'arracher à la contemplation du tapis vert, et me conduisit dans un coin de la salle, vers une table à laquelle étaient fraternellement assis ses deux clients, le colosse américain et le Mexicain aux yeux louches. L'Américain achevait de vider une bouteille de *refino* de Catalogne, tandis que le Mexicain humait à petits coups une infusion glacée de tamarin.

— Tenez, me dit le licencié en me lançant un regard expressif, voici deux cavaliers qui lèveront vos scrupules de conscience au sujet des quatorze cents piastres que vous me devez, et qui affirmeront que vous pouvez me les payer en toute tranquillité d'esprit par la cession de votre créance de

(1) Petit manteau à la crispin.

même somme sur le seigneur Peralta, qui fera honneur à sa signature de la meilleure grâce du monde.

— Je n'ai pas dit cela, s'écria l'Américain avec un éclat de rire brutal. Je ne sais s'il paiera de bonne grâce. Tout ce que je sais, c'est qu'il paiera, ou bien...

— Doucement, interrompit don Tadeo, du moment que Peralta devient mon débiteur, sa vie m'est précieuse, et j'entends qu'on la respecte.

— Le seigneur Peralta paiera de bonne grâce, je vous le jure, dit à son tour le Mexicain d'un ton doux en buvant son infusion d'eau de roses à petites gorgées, comme si c'eût été de l'eau de feu, tandis que l'Américain vidait son verre de *refino* d'un seul trait, comme un verre d'eau limpide.

— Qu'il paie, c'est tout ce qu'il me faut, reprit le licencié ; mais n'est-ce pas Pepito Rechifla que j'aperçois là-bas avec mon clerc ? Allons, Ortiz a bien rempli sa commission.

Le nom de Pepito me rappela la jolie *china* que j'avais vue si désolée sous les Arcades des *Mercaderes*. Aussi je regardai avec curiosité l'homme que venait désigner le licencié. C'était un de ces drôles au teint basané, à la chevelure inculte, à la physionomie effrontée, comme on n'en rencontre que sous les tentes des bohémiens nomades ou dans les rues de Mexico. Dès que Pepito aperçut le licencié, il courut à lui et serra les mains de don Tadeo avec toutes les démonstrations d'une profonde reconnaissance. — Ah ! seigneur licencié ! s'écria-t-il, je n'oublierai jamais que c'est à vous que je dois la vie. J'étais condamné à être *garrotté* après-demain, et c'est vous qui me tirez des griffes du *juez de letras* (2) ; c'est grâce à quelques réaux sortis de votre bourse que la liberté m'est rendue. Oui, seigneur licencié, ne faites pas l'étonné, je sais que vous êtes mon sauveur, votre clerc me l'a dit.

— Ortiz n'est qu'un sot, répondit sèchement don Tadeo ;

Juge criminel.

mais je ne m'en réjouis pas moins de ta bonne fortune, car demain matin j'aurai à te parler, et je compte sur toi. Tiens, voilà en attendant une piastre pour souper.

— Allons donc ! je n'ai jamais faim quand je n'ai rien en poche. Quand j'ai une piastre, je la joue.

Et le drôle s'élança sur la table du jeu. L'Américain et le Mexicain se levèrent en même temps et le suivirent. Don Tadeo, délivré de ces importuns, me tira aussitôt à l'écart. — Vous voyez ces trois hommes, me dit-il en souriant. Pensez-vous qu'il y ait beaucoup de débiteurs en état de résister à de pareils recors, surtout quand il s'agit d'une créance cédée au licencié don Tadeo ? Vous m'avez compris sans doute, quand j'ai insisté devant vous sur cette cession : mon nom est une arme de plus à employer dans cette guerre périlleuse ; mais, la guerre terminée, les bénéfices seront pour vous, moins les frais de la campagne, que vous me permettrez de revendiquer, ainsi que les honneurs de la victoire.

— Mais comment joindrez-vous ce Peralta ? Jusqu'ici je n'ai pu trouver la moindre de ses traces.

— Cela me regarde et regarde aussi les trois drôles que je vous ai fait connaître ce soir. Don Dionisio Peralta est une mauvaise paie, mais une fort bonne lame. Enfin nous verrons.

Je rappelai alors à don Tadeo qu'il avait paru désirer causer plus longuement de mon affaire, et je lui offris de satisfaire sa curiosité à cet égard. Au fond, je ne cherchais qu'une occasion de connaître et d'observer plus à fond ce singulier personnage. Don Tadeo sembla deviner mon intention secrète. — Il est dix heures et demie, me répondit-il en regardant à sa montre. Je suis à vos ordres jusqu'à minuit. Montons sur l'*azotea* (terrasse), qui est déserte à cette heure. La nuit est belle, et vous pourrez m'expliquer votre affaire sans témoins.

GABRIEL FERRY.

A CONTINUER.

L'HEROÏNE D'UNE NUIT.



U fond de l'une de ces mille petites baies qui dentèlent la côte d'Écosse, il y avait, perché sur une colline, un vieux château dont l'architecture rappelait l'invasion normande ; le parc était couvert de grands châtaigniers, et descendait en pente rapide vers la mer qui rongait une falaise à pic. C'était la demeure féodale d'une vieille maison écossaise, noble depuis Robert Wallace, et qui avait versé son sang le plus pur au service des rois de la Grande-Bretagne. Mais, à l'époque où commence notre récit, le seul rejeton des Mac-Edwin était une jeune fille. Le vieux comte venait de mourir sur un champ de bataille, à côté

de Charles 1er, laissant la pauvre orpheline aux soins d'un serviteur soixagénaire et d'un bon prêtre catholique, que la fureur puritaine et l'anathème lancé par le *rump-parliament* contre les papistes, avaient jusqu'alors respecté et laissé libre de célébrer sans bruit l'office divin dans la chapelle du château.

La hache de Cromwell avait fait rouler dans la poussière la tête de Charles 1er ; les royalistes, dispersés, désespéraient de la bonté de leur cause, et les troupes républicaines achevaient de battre les quelques Écossais demeurés fidèles au fils de la noble victime, que le malheur venait de sacrer roi.

Les bruits les plus contradictoires couraient dans le pays sur le sort du jeune prince. Au dire des uns, depuis longtemps il avait gagné la France ; selon les autres, il était encore en

Ecosse, et fuyait, avec deux ou trois amis dévoués, devant la milice de Cromwell qui explorait les forêts, les ravins et les chaumières, pour s'emparer du noble proscrit.

Un soir, c'était en novembre, le vent pleurait au dehors, la mer se brisait sourdement sur la plage, les branches dépouillées des châtaigniers craquaient avec un bruit lugubre, et dans la grande salle du manoir, la jeune héritière des Mac-Edwin était assise, entre ses deux tuteurs, sous le manteau de la vaste cheminée armoriée dans laquelle flambait un large feu. Wilfrid, le vieux serviteur, faisait la partie d'échecs de l'abbé Peterson ; lady Mac-Edwin, la tête dans ses mains, le regard vague et flottant, semblait poursuivre un rêve dans les brumes de l'avenir, ou un souvenir dans les nuages du passé.

Lady Mac-Edwin avait environ seize ans, un visage régulier, de grands yeux noirs, des cheveux blonds, une main charnante et une taille frêle en apparence, mais nerveuse.

A la voir vêtue de noir, pâle et blanche, un sourire de mélancolie sur les lèvres, on eût dit une de ces créatures qui ne vivent que par le cœur et l'imagination, faibles anges que Dieu emprisonne dans un corps terrestre. Mais sous ces formes délicates, presque aériennes, lady Mac-Edwin cachait une âme énergique, un cœur ardent, et le sang de ses nobles pères coulait en abondance dans les veines d'un bleu foncé qui coulaient en mille réseaux sous sa peau diaphane. Son regard si doux d'ordinaire s'allumait instantanément et lançait des éclairs, quand une pensée enthousiaste naissait dans son jeune cerveau.

Alors que déjà l'on ne pouvait sans danger prononcer le nom du roi, quand le prudent abbé Peterson pria tout bas pour lui, et n'entonnait plus le dimanche le *Domine salvum fac regem*, tandis que Wilfrid tremblait pour sa chère maîtresse, et versait du vin et de l'ale aux soldats puritains qui venaient s'asseoir sans façons au foyer du manoir, la jeune fille ne prenait pas même le soin de cacher son dévouement à la cause royale, et chaque jour à dîner vidait la coupe d'or de ses ancêtres, à la santé du roi.

Le jour où la tête de Charles Ier tomba, elle murmura : "Les infâmes !" Lorsque les derniers bataillons écossais passèrent à l'ennemi sans coup férir, elle s'écria : "Les lâches !" et la noble enfant, après avoir pleuré de n'être point un homme, pria Dieu pour le roi.

Ce que sa pensée semblait poursuivre ce soir-là tandis que son regard flottait des boiseries sculptées aux poutres noircies des plafonds, c'était le sort de Charles II. Où était-il ? leur échapperait-il ? aurait-il le sort de son père, ou, plus heureux, fuirait-il pour revenir en maître avec le secours du roi de France ?

Telles étaient les questions mentales qu'elle s'adressait dans sa vague rêverie.

Tout à coup une rafale de vent, sifflant à travers les arbres du parc, s'engouffra dans la cheminée et fit pâlir les flambeaux qui éclairaient la salle ; la grande voûte de la mer s'éleva plus stridente, plus terrible, et de larges gouttes de pluie commencent à fouetter les vitraux des fenêtres.

Le bon abbé repoussa l'échiquier et, se signant, murmura à mi-voix : "Mon Dieu ! pitié, pour les pauvres voyageurs..."

— Mon Dieu ! dit à son tour l'orpheline, le roi d'Angleterre est peut-être en route à cette heure, sans autre abri que ce

ciel orageux, mourant de froid et de faim... Ayez pitié, mon Dieu, de votre serviteur !..."

Et elle jeta un regard de douloureux reproche au prêtre qui n'avait osé prier pour le proscrit, et au vieux domestique qui avait silencieusement fait le signe de la croix, sans être plus hardi que l'abbé.

"Oh ! fit-elle, sous le toit des Mac-Edwin il n'y a donc plus qu'une femme qui ose invoquer le ciel pour vous, Sire !

— Mon enfant, dit l'abbé, soumettons-nous aux lois mystérieuses de la Providence ; Dieu frappe le fils des Stuart, il l'éprouve ; un jour, peut-être, il lui rendra le secours de sa main puissante et le trône de ses pères..."

— Madame, dit à son tour Wilfrid, nous aimons tous le roi, nous donnerions notre sang pour lui ; mais à quoi bon faire parade d'un dévouement inutile ? pourquoi nous perdre sans pouvoir le sauver ? Nous sommes entourés d'espions..."

— Poltron ! murmura la jeune fille avec un sourire de dédain ; le brasseur Olivier et le parlement infâme qui a condamné son maître n'étoufferont point dans ma gorge ce cri : "Vive le roi !"

L'abbé Peterson allait répondre, mais au bruit de l'orage se mêla soudain un autre bruit : le sabot de plusieurs chevaux résonna sur la chaussée de granit qui conduisait au manoir, et s'éteignit sous les fenêtres, devant la porte soigneusement fermée. Presque aussitôt, un serviteur entrant précipitamment dans la salle où était sa maîtresse, annonça que deux cavaliers demandaient l'hospitalité. L'abbé et Wilfrid échangèrent un regard craintif, mais lady Mac-Edwin se levant : "Qu'ils soient les bienvenus ! dit-elle ; le toit de mes ancêtres est l'abri de tous les voyageurs, quand ils sont fatigués et que l'orage gronde."

Puis elle suivit le domestique, et descendit pour recevoir les nouveaux arrivés.

Un jeune homme et un vieillard mettaient pied à terre dans la cour.

La jeune fille les enveloppa d'un regard, et s'avançant vers eux : "Entrez ! messieurs, leur dit-elle avec cette noble aisance des femmes de sa race ; la demeure des Mac-Edwin est la vôtre."

— Mac-Edwin ! exclama le jeune homme en jetant la bride de son cheval à un valet, voilà un nom qui sonne bien à l'oreille !"

Il échangea avec son compagnon un coup d'œil de satisfaction, fit un pas vers la jeune fille, et dit en lui baisant galamment la main : "Merci de votre gracieuse hospitalité, milady ; nous avons fait une longue route, nous sommes harassés, mais près de vous, nous oublierons les dangers ainsi que les aspérités du chemin... et déjà notre lassitude a disparu."

Comme il disait ces paroles, le jeune cavalier se dépouilla du manteau qui lui couvrait une partie du visage, lequel fut soudain éclairé par la lueur d'un flambeau. Mais à peine la jeune fille eut-elle enveloppé d'un regard ces cheveux bouclés, cette lèvre fine et dédaigneuse, cet œil bleu limpide, et ce nez un peu long, qu'elle sortit un médaillon de son sein, sembla comparer le portrait qu'il renfermait avec les traits de l'inconnu, et poussant un cri étouffé elle murmura : "C'est lui !

— Lui ! qui ?" demandèrent l'abbé Peterson et Wilfrid, qui arrivaient et saluaient les nouveaux venus.

Mais au lieu de leur répondre, la jeune lady s'inclinant devant l'étranger avec une grâce pleine d'émotion : "Sire ! dit-elle vous pouvez ici trahir votre *incognito*... Vous êtes le roi d'Angleterre.

—Le roi !" murmurèrent à la fois Peterson, Wilfrid et les serviteurs accourus.

Le roi, car c'était lui, promena un rapide regard sur tous ces visages empreints de franchise et de dévouement, puis relevant la jeune fille qui venait de fléchir un genou : "Vous avez raison, milady, dit-il ; c'est le roi proscrit, fugitif, le roi n'ayant plus qu'un seul et fidèle compagnon, qui vient vous demander l'hospitalité d'une nuit, et se mettre sous la plus puissante des sauvegardes : la beauté !"

La jeune fille se retournant alors vers l'abbé et les autres habitants du manoir : "Dieu vous fait aujourd'hui les gardes de Sa Majesté, mes amis, leur dit-elle ; veillez sur la fortune de l'Angleterre !"

Le roi sourit tristement, puis offrant son bras à sa jeune hôtesse : "Viens, mon bon Patrick, dit-il à son compagnon, nous sommes ici au milieu de cœurs encore anglais, nous pouvons oublier un moment le passé... espérer en l'avenir !"

II.

Une heure après, dans la salle d'honneur du château, Charles, en compagnie de Patrick, le fidèle ami du feu roi, soupa avec l'appétit d'un estomac de vingt ans, que le jeûne vient de torturer.

Wilfrid et l'abbé se tenaient debout sur le seuil de la porte, et lady Mac-Edwin, assise à la droite du roi, le servait, le regard humide et la poitrine gonflée d'orgueil.

"Eh bien, Patrick, dit Charles après avoir rassasié sa faim et essayant un sourire, une fois encore, nous voilà sauvés !

—Sire, fit Patrick en branlant la tête, ces maudits dragons sont à nos trousses depuis huit jours ; hier ils ont perdu nos traces ; ils peuvent les retrouver aujourd'hui.

—A la grâce de Dieu ! répondit le prince ; mais la mer est là, ajouta-t-il, et si demain nous pouvons trouver une barque à la côte, et apercevoir un navire au large...

—C'est alors seulement que nous serons sauvés, murmura Patrick ; mais la mer est bien mauvaise pour qu'un navire amène à la côte.

—Sire, dit la jeune comtesse, nous avons une barque amarée dans la baie.

—Et ce matin, ajouta l'abbé Peterson, il y avait au large un navire sous pavillon hollandais.

—Était-il en panne ? demanda Patrick.

—Oui, mylord !

—Ah ! fit Charles II, si je puis gagner la France, mon frère Louis XIV ne refusera pas une armée et une flotte au roi, et, continua-t-il avec un charmant sourire à l'adresse de sa jeune hôtesse, je saurai remercier en roi, milady, de sa noble hospitalité.

—Oh ! sire, répondit-elle avec joie, pour la fille de vos serviteurs, de telles paroles valent un royaume."

La conversation allait continuer ainsi, quand un cliquetis d'épées et d'éperons choqués, de piaffements de chevaux, et ce cri : "Ouvrez ! au nom du parlement," résonnèrent du

dehors comme un coup de foudre, dominant la voix de l'orage. La porte de la salle s'ouvrit, et des valets effrayés entrèrent précipitamment annonçant qu'un escadron de dragons rouges cernait le château et s'emparait de toutes les issues.

Une pâleur mortelle envahit les traits de Wilfrid et de l'abbé, une sueur froide perla aux tempes de la jeune comtesse, et le roi regardant Patrick avec un sourire résigné : "Nous sommes perdus ! fit-il doucement.

—Je mourrai près de vous, sire ! s'écria Patrick en tirant son épée.

—L'épée au fourreau, mon vieil ami, dit le roi ; toute résistance est impossible ici ; nous enverrions milady et tous ces braves gens à la mort ; Cromwell ne leur pardonnerait pas.

—Sire, reprit la fille des Mac-Edwin en se levant scudain, belle d'énergie et d'enthousiasme, pensez-vous que je ne puisse mourir à vos côtés ?

—Merci, milady, lui répondit le roi, mais je refuse."

Il y eut un moment de cruelle anxiété sur tous les visages ; la vieille porte de chêne du manoir retentissait sous les halberdiers des soldats républicains, et devait céder en peu de minutes...

Tout à coup, la jeune comtesse passa la main sur son front, regarda le roi et s'écria : "Sire, vous êtes sauvé ! Qu'on ouvre ! continua-t-elle, et qu'on leur demande ce qu'ils veulent."

Puis elle courut à un guéridon placé contre le mur, le dérangea, fit jouer un ressort invisible, et soudain un pan de mur s'abaissant, démasqua une étroite cellule, mystérieuse cachette pratiquée, au temps de la guerre des Deux Roses, par les ancêtres de la jeune comtesse, dans l'épaisseur d'une maîtresse muraille.

Le roi et Patrick s'étaient levés.

"Vite ! leur dit-elle, entrez, sire, entrez, mylord !"

Elle entraîna le roi ; Patrick le suivit. Alors, se retirant, elle fit jouer de nouveau le ressort... et le mur se releva sans offrir à l'œil le plus perçant la moindre fissure à découvert.

Un soupir de soulagement sortit de la poitrine de lady Mac-Edwin ; puis, jetant les yeux sur Wilfrid et l'abbé Peterson, demeurés immobiles d'étonnement au milieu de la salle, car ni l'un ni l'autre ne connaissaient l'existence de cette cachette : "Allons, leur dit-elle, à table !... Nous soupions." Son geste était impérieux et bref. Tous deux comprirent et occupèrent aussitôt la place désertée par le roi et son serviteur.

Au même instant on annonça : "Le colonel Arthur Nickleby !"

La plume est insuffisante à peindre le changement qui s'opéra sur le visage de la jeune fille. Naguère émue et pâle, elle devint calme et souriante ; elle se leva avec une grâce charmante pour recevoir le colonel, qu'elle toisa d'un seul coup d'œil comme pour mesurer son adversaire.

Le colonel était un tout jeune homme : vingt-deux ans au plus. Vainement sur sa figure noble et martiale on eut cherché l'expression de fanatisme qui assombrissait les visages puritains. Il s'avança avec l'aisance d'un parfait gentilhomme, salua respectueusement la comtesse, et lui dit d'une voix émue : "Croyez, milady, que je suis au désespoir d'envahir votre maison à pareille heure et en si nombreuse compagnie, mais un soldat est l'esclave de son devoir, et son devoir est d'exécuter les ordres qu'il a reçus."

—Quels sont ces ordres, mylord ? demanda gracieusement la jeune fille, sans que la moindre altération se trahit dans sa voix.

—Vous avez ici Charles Stuart, fils du feu roi, milady ; j'ai l'ordre de le conduire à Londres."

Un frais éclat de rire répondit à ces paroles du colonel :

"Etes-vous bien sûr de cela ? demanda-t-elle avec un de ces regards pleins de raillerie dont les femmes seuls connaissent le secret.

—Oh ! parfaitement sûr, milady, répondit le colonel, si sûr que j'oserai vous affirmer que ces deux couverts étaient destinés à deux convives tout autres que monsieur l'abbé et monsieur...

—Alors, dit la comtesse avec un nouveau sourire qui dissimulait habilement son anxiété, cherchez, mylord ! cherchez !..

—Je serais désolé milady, de bouleverser votre château au milieu de la nuit. Je me suis contenté de placer des sentinelles à toutes les issues, et personne ne peut sortir sans mon autorisation. Mon devoir m'enjoint une surveillance active, mais non une série de vexations. Et d'ailleurs, ajouta-t-il avec un respectueux sourire, votre sommeil est trop précieux, milady, pour que je vous en prive plus longtemps.

—Soit mylord, répondit-elle, je vais ordonner qu'on vous prépare un appartement, et demain vous pourrez commencer vos recherches...

—Mille remerciements, milady, mais je passerai la nuit ici. Un fauteuil pour lit, mon manteau pour couverture et mon épée pour gardien, voilà tout ce qu'il faut à un soldat qui veut dormir quelques heures."

La jeune fille se mordit les lèvres :

"L'abbé, dit-elle, et vous, Wilfrid, allez vous reposer, car il est tard. Colonel, ajouta-t-elle, me ferez-vous la grâce de prendre le vin chaud avec moi ?

—Oh ! milady, fit le colonel, je n'oserais accepter...

—Mon Dieu ! acceptez toujours. La nuit est une trêve naturelle. Si nous devons être ennemis demain, soyons au moins amis ce soir."

Sa voix était caressante, son regard fascinait ; le colonel eut comme un ébouissement... Pour la première fois il arrêta les yeux sur sa jeune hôtesse... il la trouva bien belle !

"Vous acceptez, n'est-ce pas ?"

Sans attendre de réponse, lady Mac-Edwin demanda le vin, le sucre et les épices, renvoya l'abbé et Wilfrid, stupéfaits de tant de calme, et demeura seule avec le beau colonel. Mais bien que la comtesse fût émue et tremblante au fond du cœur, le sourire le plus enchanteur glissait sur le corail de ses lèvres.

Quand au colonel, une fois seul en présence de cette jeune fille, il eut peur... Peur ! lui qui ne tremblait pas aux hurlements sinistres du canon. Peur ! lui qui commandait un régiment de ces terribles côtes de fer que Cromwell avait fanatisés, et qui traversaient l'Angleterre une Bible d'une main et un sabre de l'autre. Dans cette salle où naguère le roi était transaillé à table, il allait y avoir un duel, un duel d'homme à femme, où la force serait du côté de la faiblesse.

III.

La salle du château, où l'on avait conduit le roi, et où maintenant, le colonel prenait le vin chaud avec la jeune e-

belle héritière des Mac-Edwin, méritait réellement le nom de salle d'honneur.

Les murs étaient tendus de tapisserie de haute-lice, les plafonds chargés d'armoiries et de fresques d'un grand prix ; et les ancêtres de la comtesse, immobiles et muets dans leur cadre enfumé, semblaient contempler silencieusement ce qui se passait dans ce lieu vénéré qu'ils habitaient depuis des siècles.

Quand Arthur Nickleby se trouva en tête-à-tête avec lady Mac-Edwin, machinalement son œil erra sur les objets qui l'entouraient, et rencontra tous ces vieux portraits de famille. Les uns portaient encore l'antique armure saxonne, les autres avaient sur l'épaule le court manteau écossais, au côté la terrible claymore, et sur la tête la plume blanche et verte des chefs de clan. Puis enfin quelques-uns, ceux-là étaient les derniers, portaient l'uniforme des gardes du roi ; parmi eux, Arthur en remarqua un à la noble et austère physionomie, à l'œil fier et étincelant, portant l'habit de cérémonie des chevaliers de l'ordre de la Jarretière... C'était le père de la jeune fille.

Tout colonel qu'il était, Arthur se trouva bien petit en présence de ces héros. L'enjouement, le sang-froid de cette jeune fille, presque sa prisonnière, et assez forte pour sourire quand l'anxiété la plus terrible devait être au fond de son âme, le frappaient d'étonnement et, pour ainsi dire, d'inertie.

Pendant une demi-heure, lady Mac-Edwin effleura tous les sujets de conversation avec un esprit hors ligne, essayant sur le jeune chef républicain ce charme mystérieux de la grâce et de la beauté. Circé ne devait pas être plus séductrice que ne le fut l'hôtesse du roi Charles II. Arthur l'écoutait, dompté, fasciné, oubliant presque sa mission, son grade, et même ses opinions républicaines.

Avec un tact exquis, la jeune enchantresse avait conté au colonel l'histoire de ses ancêtres : quatre siècles de loyaux services et de dévouement à la cause royale ; puis elle avait peint en traits de feu et les yeux humides la mort glorieuse de son père, frappé à la droite de Charles Ier... Le colonel commençait à douter de la justice du droit républicain. "Ce colonel, lui dit tout à coup lady Mac-Edwin, savez-vous ce que le parlement fera du roi Charles II quand vous l'aurez conduit à Londres ?"

Cette question faite à brûle-pourpoint était si peu attendue que le colonel tressaillit.

"Un roi décapité, comme son noble père, poursuivit-elle ; et c'est vous qui aurez été son bourreau !

—Ah ! milady ! s'écria Arthur indigné.

—Colonel, il y a trois sortes de bourreaux : l'exécuteur qui frappe, le juge qui condamne, et le soldat qui livre. Sans ce dernier, le premier ne frapperait point, car le juge n'aurait point de sentence à prononcer. Vous êtes un brave militaire, votre grade annonce vingt exploits héroïques, vous devez être un lion le jour d'une bataille... Eh bien ! cette mission que vous a donnée Cromwell, si vous la menez à fin, souillera votre nom et votre gloire...

—Milady ! de grâce...

—On dira : le colonel Arthur Nickleby s'est fait le geôlier du roi d'Angleterre, et l'a livré à ses bourreaux."

Un nuage passa sur le front du jeune homme.

— Et l'histoire, acheva lady Mac-Edwin dont le regard magnétique était cloué au visage du colonel, l'histoire qui fait justice des passions du moment et flétrit les peuples révoltés, jettera à la postérité votre nom comme une insulte, comme elle y a jeté les noms de Jacques Clément et de Ravallac...

— Oh ! milady, s'écria Arthur en poussant un cri étouffé, cela ne pourrait être ; on ne saurait faire un crime à un militaire d'avoir rempli son devoir.

— Son devoir ! exclama la jeune comtesse... Oh ! c'est là que je vous attendais, mon cher colonel...

Ces derniers mots furent dits avec une voix si caressante et avec tant de franchise, qu'Arthur en eut le vertige et chancela sur son siège.

— Savez-vous quel est votre devoir ? continua-t-elle, écoutez-moi ! Vous êtes Anglais, et si vous ne servez pas le roi, vous servez au moins votre pays, vous l'aimez... L'honneur du peuple anglais doit vous être cher... Eh bien ! en supposant, ce qui est fort problématique, que vous découvriez le fils des Stuart, que vous le conduisiez à Londres attaché à la queue de votre cheval...

— Oh milady...

— Qu'aurez-vous fait ! Vous qui aimez votre pays, vous aurez donné à des forcenés une occasion nouvelle de déshonorer l'Angleterre en jetant à l'Europe indignée une tête de roi ; et cet opprobre retombera sur vous...

Le colonel était ébranlé ; une sueur froide perlait à ses tempes.

— Mais cependant, milady, reprit-il, je ne suis point la tête qui ordonne, je ne suis que le bras qui exécute. Si je n'arrête pas celui que vous nommez le Roi, je me déshonore et me rend coupable de haute-trahison. Car, enfin, la présence du prétendant trouble la paix de l'Angleterre...

— Sa présence ! Et que diriez-vous, si sa majesté Charles II, si le roi, soumis aux lois de la Providence, n'avait plus qu'un désir : quitter l'Angleterre pour n'y revenir que lorsque son peuple le rappellerait ?

— Je dirais, milady, que tous mes vœux accompagneraient son départ, que mon désir le plus ardent serait qu'il pût fuir et gagner le continent, mais sans mon secours, et à l'insu de mon régiment...

— Eh bien ! poursuivit la jeune fille enveloppant le colonel de l'un de ces regards qui lient la volonté d'un homme ; si malgré votre régiment, sans qu'une porte s'ouvrit, sans qu'une sentinelle quittât son poste... le roi pouvait sortir...

— Que voulez-vous dire, milady ?

— Je veux dire, colonel... et elle lui prit la main... je veux dire que Sa Majesté peut être en pleine mer dans quelques heures, que vous et moi seulement le saurons, et que personne au monde n'aura le droit d'accuser le colonel Arthur Nickleby de n'avoir pas fait son devoir.

— Mon Dieu ! murmura-t-il en passant la main sur son front, vous n'avez donc jeté la femme sur nos pas que pour nous tenter et nous vaincre...

Un cri de triomphe sortit de la poitrine de la comtesse.

— Non, milord, lui dit-elle ; mais Dieu a jeté une femme sur vos pas pour vous dire : Vous êtes un noble jeune homme et vous sauverez le fils du roi martyr !

Avant que le colonel, encore tout étourdi, eût pu répondre,

lady Mac-Edwin s'élança vers le mur, pressa le ressort mystérieux, et le mur s'abaissa.

— Venez ! sire, dit-elle au roi, venez !

Charles II sortit de sa cachette, et s'avança avec la noblesse et la majesté d'un souverain.

— Colonel ! ajouta la comtesse s'adressant d'une voix vibrante au jeune homme étonné, je mets sous votre sauvegarde sa majesté Charles II, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande !

— Qui que vous soyez, monsieur, dit le roi, j'ai foi en vous. Voici ma main.

Arthur fléchit un genou devant cette majesté tombée, et levant sur lady Mac-Edwin un regard où brillait le dévouement et l'enthousiasme : — Maintenant, s'écria-t-il, dussé-je passer sur le corps de tout mon régiment, je sauverai le roi !

— Non, fit la jeune fille en souriant, et lui tendant sa blanche main, votre honneur militaire sera intact. Le colonel a fait garder toutes les portes du château, mais il en ignorait les issues souterraines, et c'est par là que le colonel Arthur Nickleby fera sortir Sa Majesté.

IV.

Ces derniers mots de lady Mac-Edwin jetèrent une lueur d'étonnement sur le visage du roi et de Patrick qui se tenait derrière son maître.

— Oui, Sire, dit-elle, le dernier jour qu'il a passé ici, mon père m'a initiée aux mystères de ce vieux château. Dans cette cachette est une dalle qui masque un souterrain ; ce souterrain traverse le parc, et va sortir au bas des falaises, sur la plage, non loin du lieu où la barque, dont nous parlions ce soir, est amarrée.

— Mais, reprit le roi, cette barque ne peut me conduire en Hollande.

N'a-t-on pas aperçu un navire au large ? reprit-elle.

— C'est juste ! dit Patrick.

— Le colonel, poursuivit lady Mac-Edwin, vous escortera, tandis que moi, je vous éclairerai en vous montrant le chemin ; quand nous serons de retour, le colonel et moi, Votre Majesté se trouvera hors d'atteinte avant que personne ait encore bougé ici.

Ces trois hommes également forts, également courageux, ne purent réprimer un mouvement d'admiration à la vue de cette jeune fille si fière, si délicate, qui, en ce moment, était l'arbitre de leur destinée. Mais elle, sans perdre de temps, courut à la croisée, dont elle écarta les lourds rideaux.

L'orage s'était apaisé ; le vent, débarrassant le ciel de ses nuages noirs et plombés, laissait glisser un rayon de lune qui tombait d'aplomb sur la mer. Ce rayon éclairait faiblement les vagues blanches d'écume ; l'œil pouvait, avec une certaine attention, distinguer un point noir semblable, vu la distance, à une tache de boue qui maculerait la robe éclatante d'une hermine. Ce point noir, c'était le navire hollandais. — Sire ! dit-elle, voilà le navire !

Tous trois s'approchèrent avidement de la fenêtre.

— Partons ! dit le roi. Où est la dalle ?

— Ici ! fit la comtesse.

Elle désigna l'angle gauche de la cachette ; le roi et Arthur se servirent de leur poignard comme d'un levier, et soulevé-

rent péniblement la dalle. Une vingtaine de marches apparentent à leurs yeux : c'était l'entrée du souterrain.

Arthur tira son épée :

« Demain, dit-il, je serai redevenu colonel des troupes républicaines, mais aujourd'hui, sire, je serai l'escorte du roi, et l'on n'arrivera jusqu'à vous qu'après avoir passé sur mon cadavre.

— Permettez que je vous précède, sire, » fit lady Mac-Edwin avec une noblesse toute gracieuse. Elle s'inclina devant Charles II, et, un flambeau à la main, elle descendit la première. « Viens, mon bon Patrick ! » dit le roi.

Patrick suivit son maître, et Arthur, l'épée nue, ferma la marche.

Ce souterrain était une galerie assez étroite, courant en pente douce sous le parc, et se ménageant des ouvertures habilement dissimulées dans les crevasses de la falaise, encombrée de broussailles. Le roi et ses compagnons marchaient silencieusement l'un devant l'autre depuis vingt minutes, guidés par Milady, lorsqu'une bouffée d'air frais imprégné de cette odeur aromatique que la brise enlève aux algues et aux plantes marines, vint faire vaciller la flamme du flambeau de la comtesse... Ils touchaient à la fin de la galerie, obstruée par des lichens, des saxifrages et quelques buissons vifs.

Arthur dégagea l'ouverture avec son épée et sortit le premier.

« Enfin ! » dit le roi, respirant bruyamment.

Lady Mac-Edwin déposa son flambeau à l'entrée du souterrain, et conduisit le roi jusqu'à la barque, amarrée à un bloc de roche. La mer était calmée et dormait mollement, comme si elle se fût reposée de ses récentes colères. « Nous pourrions gagner le large et accoster le brick hollandais en deux heures, dit Patrick, qui consulta sa montre. Il est quatre heures, nous arriverons avant le jour. » Et il descendit le premier dans la barque.

« Milady, dit le roi en baisant respectueusement les doigts rosés de la jeune comtesse, le prince proscrit vous doit aujourd'hui sa vie et sa liberté ; si le roi remonte jamais sur le trône de ses pères, il se souviendra de la fille des Mac-Edwin.

— Sire, lui répondit-elle, vous voir réellement roi est le plus cher de mes vœux, et si mes pressentiments ne me trompent pas, vous reviendrez en maître sur cette vieille terre que vous quittez en fugitif. Alors, sire, je ne vous demanderai qu'une grâce...

— Parlez, milady.

— Votre royale amitié pour le brave colonel Arthur Nickleby. »

Et elle présenta Arthur à Charles II.

« Monsieur, lui dit le prince, vous étiez mon ennemi hier, vous le serez demain ; mais mon amitié vous est acquise aujourd'hui, si vous me promettez de servir loyalement votre pays : servir l'Angleterre, c'est me servir. »

Patrick tenait déjà l'aviron, Arthur baisa la main du roi, celui-ci sauta dans la barque, et tranchant l'amarre du revers de son épée, salua une dernière fois la jeune lady ainsi que le colonel... Puis la barque s'éloigna du rivage, emportant vers la haute mer la fortune et la prospérité future de la vieille Angleterre.

Arthur offrit sa main à milady, et tous deux reprirent, silen-

cieux et rêveurs, la route souterraine, qui les ramena à la salle d'honneur du château.

« Eh bien, colonel, lui dit la comtesse avec un doux sourire, lorsque la dalle eut repris sa place ordinaire, et que le mur eut remonté sur ses gonds invisibles, n'êtes-vous pas heureux d'avoir sauvé le roi ?

— Savez-vous, milady, pourquoi je l'ai sauvé ? répondit-il, attachant sur elle un regard pénétrant :

— Pourquoi ? » fit-elle ingénument.

Arthur fléchit un genou devant elle, et effleura sa belle main de ses lèvres : « Parce que je vous aime... » murmura-t-il bien bas.

La fille des Mac-Edwin rougit et ne répondit pas... L'héroïne disparaissait... il ne restait plus que la jeune fille.

« Me permettez-vous d'espérer ? demanda le colonel.

— Je n'ai que seize ans, dit-elle... espérez !... Quand le roi sera remonté sur le trône de ses pères, il n'y aura plus entre nous de dissidence d'opinion. »

Le lendemain, au point du jour, on fouilla le château de fond en comble sans rien trouver, et le colonel partit à la tête de son régiment, emportant au fond de son cœur un double secret : celui de son amour, et celui de la fuite de Charles II.

ÉPILOGUE.

Monck venait de rappeler Charles II ; le fils des Stuarts était rentré dans sa bonne ville de Londres, et avait pris possession de son palais de White-Hall, aux acclamations unanimes de son peuple.

Lady Mac-Edwin n'était plus une jeune fille, mais une femme de vingt-cinq ans, belle de cette beauté qui fait des femmes de cet âge de véritables reines.

Elle avait passé les jours d'orage dans le manoir de ses aïeux ; elle ne songeait point à le quitter pour aller briller à la cour.

Un soir de novembre, de même qu'il y avait neuf ans, la comtesse était assise entre Wilfrid et l'abbé Peterson, faisant avec la même ardeur leur partie d'échecs. L'Angleterre était heureuse, et le roi sur son trône ; pourtant la même rêverie planait sur le front et voilait le regard de la comtesse. A quoi songeait-elle ? La jeune fille rêvait du roi, la femme rêvait d'un souvenir... Un souvenir qui l'avait fait attendre neuf ans !

Ce jour-là, pareillement, la tempête était déchaînée, la mer hurlait stridente, la pluie ruisselait sur le toit d'ardoise du manoir, et à chaque effort, à chaque raffale de vent qui déracinait les arbres du parc, l'abbé se signait et priaït pour les voyageurs...

Soudain la cloche retentit, un cheval s'arrêta fumant devant la porte, un homme en descendit et demanda l'hospitalité. « Qu'il entre ! » s'écria lady Mac-Edwin en tressaillant.

L'étranger parut sur le seuil... elle poussa un cri et se laissa retomber sur son siège...

Cet homme, c'était Arthur ; il mit un genou en terre devant elle : « Milady, lui dit-il, vous souvenez-vous de ce que vous me dites une nuit, dans la salle d'honneur de ce manoir ?

— Je vous dis d'espérer !... répondit-elle en le regardant avec tendresse.

—Et maintenant?...

—Maintenant le roi vient de remonter sur son trône... Je vous attendais..."

Arthur appuya ses lèvres sur la main qu'elle lui tendait pour le relever.

"L'abbé, ajouta la comtesse, vous célébrerez mon mariage demain matin. J'épouse milord Arthur Nickleby."

Puis elle écrivit immédiatement au roi Charles II ces quelques lignes :

"L'ex-colonel Arthur Nickleby escorta Votre Majesté le jour où elle quitta l'Angleterre; il est mon époux à cette heure, sire, et demande à mourir au service de son roi légitime."

"LADY MAC-EDWIN."

Cinq jours après, un courrier apporta à franc étrier la réponse suivante :

"Milady,

"J'en'ai qu'un moyen de prouver ma reconnaissance à vous et à votre époux : voici le brevet de colonel de mes gardes."

CHARLES."

Un mois après, la belle lady Arthur Nickleby suivait son époux à Londres, et brillait à la cour par sa beauté, sa grâce et par la considération que sa noble conduite lui avait à jamais acquise.

PONSON DU TERRAIL.

Journal des Demoiselles.

MOEURS ET HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

LA HONGRIE.

IV.—LA HONGRIE EN 1848 ET 1849.

(SUITE ET FIN.)



A guerre de Hongrie présente trois caractères : parlementaire d'abord, compliquée ensuite d'une querelle d'idiômes et de nationalités, elle finit par n'être plus que la répétition d'une lutte incessante contre l'Autriche. D'un côté, c'est Vienne qui, au nom de l'unité de l'empire, veut

imposer aux Hongrois son système gouvernemental ; de l'autre, c'est la Hongrie qui réclame, au nom de l'acte d'union, le droit de se gouverner elle-même.

Les hostilités commencèrent au sein de la Diète.

Réunie autrefois sous l'inspiration du moment, soit pour élire un chef, soit pour acclamer la guerre, cette assemblée s'était tenue dans les plaines du Rakos, à la clarté du soleil, et au milieu des flots de poussière que soulevaient les pieds des chevaux.—Là, point de discours, point de longues phrases ; un mot de l'âme seulement, et des milliers de voix répondaient par un hurrah mêlé aux hennissements des coursiers et au choc des armes. Une expédition était-elle résolue ? on partait sur-le-champ, et le nuage qui couvrait la plaine n'était pas tombé, que l'armée délibérante avait disparu.

Avec ses rois nationaux, la Hongrie perdit ses diètes du Rakos.—L'Autriche convoqua les Etats à Presbourg, et leur don-

Voir les livraisons de l'Album de novembre et décembre 1849, et février et mars 1850.

na la physionomie d'un parlement européen.—Elle les divisa en deux *Tables* ou Chambres, l'une des magnats, l'autre des députés.—Ainsi constituée, la Diète fonctionna, toujours nationale, et quelques élections dans l'intérêt autrichien ne purent l'entamer.

Mais le danger était ailleurs. Des réformes, opérées en apparence à l'avantage du maggyarisme, réveillèrent la jalousie des Croates et des Illyriens, aux yeux de qui les Hongrois étaient toujours les hommes de la conquête. Sur ces entrefaites, M. Louis Gay, journaliste de talent, mais esprit malheureux, appela ses compatriotes de Croatie et d'Illyrie à former un peuple à part ; en même temps, chez les Ruthènes et les Slovaques, M. Kollar, dans un poème plein de verve, prêchait aux populations slaves la réunion sous un chef unique et la suprématie du czar. "*Le charbon ardent brûle quand il est en masse, disait-il ; dispersé, il s'éteint. Ainsi de vous.*"

Tels furent les éléments de discorde que la fortune mit à la disposition de l'Autriche, et dont l'empereur Ferdinand se servit, sans en prévoir peut-être les conséquences.

Dans la troisième période les positions sont franches, car la question des nationalités ne s'agit plus. L'Autriche est sur le premier plan, et ses forces, combinées avec celles de la Russie, finissent par triompher, comme on l'a vu.

Ces événements appartiennent désormais à l'histoire. Nous n'avons pas la prétention de les retracer ici, encore moins de les juger. Une telle mission revenait de droit à notre illustre compatriote, à M. Auguste de Gérando. Personne mieux que lui ne pouvait dire l'origine de cette guerre, en précisant les époques différentes, en raconter le terrible dénouement.

Cassandre inutile, il avait présagé la lutte dans son livre de *l'Esprit public en Hongrie* ; il avait parcouru les steppes et les putzas qu'elle devait ensanglanter ; il avait connu dans l'intimité plusieurs des hommes auxquels étaient réservés les premiers rôles. "Trois mots, dit un écrivain, *suffisent pour son éloge. Il était Français, il avait une Italienne pour mère, et il était allié par sa femme à la noble race des Télé-mère, et il était allié par sa femme à la noble race des Télé-ky.*" M. de Gérando est mort à Vienne, il y a trois mois à peine. Qu'on nous pardonne ces quelques mots (*novissima verba*) jetés en passant sur sa tombe.

Nous nous bornerons, quant à nous, à esquisser, en traits rapides, le caractère et la vie de quelques hommes marquants des trois périodes que nous avons indiquées.

A lui seul le comte Etienne Széchény résume la première.

Un voyageur anglais, qui parcourut la Hongrie, une carte de restaurateur à la main (1) le docteur Townson, s'arrêta au château du comte Estevan Széchény. Il ne fut point mécontent du tokai de son hôte ; il admira sa bibliothèque et s'extasia devant son fils. Etienne, âgé de sept ans, parlait l'anglais, le français, l'allemand et le magyare, non pas à la manière de Rabelais, en débitant du latin à qui ne posséderait que le français, de l'hébreu à qui ne serait qu'helléniste, du grec à qui en ignorerait l'alphabet ; Etienne parlait anglais avec M. Townson, français avec un émigré, et tour à tour allemand et magyare avec son père ; Pic de la Mirandole ne dut pas mieux commencer. Mais le docteur, tout entier à ses remarques de fine bouche, ne put prévoir quel homme deviendrait ce jeune polyglotte. Quand à nos lecteurs, ils le connaissent déjà ; ils l'ont vu, au péril de ses jours et au mépris des traditions formidables de la *Porte-de-Fer*, surmonter les obstacles dont la nature semblait avoir barré le cours du Danube. (2)

Széchény n'a jamais pu comprendre ces hommes qui se confient dans leur propre sagesse, et demeurent prisonniers au coin de terre où fut leur berceau, où la tombe les recevra, ne coïncidant pas qu'Homère et Platon, Chateaubriand et Lamartine sont allés demander leurs inspirations à tous les cieux. Il voyagea donc ; il vit la France, l'Italie et l'Allemagne. Les distinctions aristocratiques de la nation anglaise, ses formes de gouvernement, son rouage constitutionnel, le seul qui ait jamais bien fonctionné, déterminèrent cette préférence.

A son retour, appelé par sa naissance à siéger à la Chambre des magnats, Széchény parut à la tête d'un parti nouveau et jeune comme lui. Procurer à son pays les bienfaits de la Révolution française, tout en évitant la tache de sang qui lui souille le front : telle fut sa préoccupation constante. Pamphlets, discours, souscriptions, il mit tout en œuvre pour arri-

(1) Que l'auteur du proverbe : *A quelque chose malheur est bon*, permette au docteur Townson de lui faire concurrence. Voici comment il excuse la loi qui imposait aux catholiques d'Angleterre la privation de certains droits civiques. "Je dînai à Presbourg chez M. X. ; c'était la première fois que, depuis mon arrivée en Allemagne, j'étais servi à l'anglaise ; j'en fus enchanté (aux cœurs bien nés la patrie est si chère.) M. X. est d'une grande famille du comté de Kent ; ses inclinations le portaient vers la carrière militaire ; mais sa religion lui en interdisait l'entrée ; il alla prendre du service en Hongrie. Il faut convenir que la loi anglaise est blâmable ; mais n'a-t-elle point son bon côté ? Sans elle, me serais-je aussi délicieusement souvenu de mon pays ?" — O puissance du *roast-beef* !

(2) Première partie de la Hongrie, livraison de novembre 1849.

ver à ce but. Ses efforts désintéressés ne furent pas inutiles, et grâce à qui ? à M. de Metternich. L'habile diplomate vit dans ces idées, si redoutées à Vienne, le moyen d'affaiblir la nationalité des Hongrois, et partant il leur fit bon accueil. Il y fut pris. L'adoption de la langue magyare, substituée dans les régions officielles à la langue latine, donna au mouvement une impulsion rapide. Proscrite d'abord comme séditieuse, cette langue, si riche et si pleine, reparut dans les jugements, dans les commandements militaires et sur les monnaies.

On se souvient encore de la séance dans laquelle cette révolution s'opéra. L'orateur *Magy Paul* venait de s'écrier : "S'il est vrai que la Constitution proscrire l'usage de notre langue, je dirai sans hésiter :—Meure la Constitution, plutôt que la nationalité." Le comte Széchény se leva. L'éclat de son nom, ses opinions bien connues et ses écrits dont chaque page était un événement, excitaient le plus vif intérêt.

"Voilà, dit-il, un trait qui me confond. Je me résigne enfin à faire cause commune avec ceux que depuis quinze ans j'appelle les calomnieux de mon pays. Oui, la Hongrie est un pays ingouvernable ; ils ont raison de le dire, et les bienfaits dont la combient ses maîtres ne sont payés que par l'ingratitude."

Quelle fut, à ces paroles, la surprise de l'auditoire ! Néanmoins le mot de trahison répugnait à sortir des lèvres et à frapper au visage le transfuge audacieux. On écouta la suite en frémissant :

"Voilà dix millions d'hommes qui réclament le droit de s'exprimer dans leur langue, de faire des lois intelligibles, et non des oracles sibyllins, rendus dans un idiôme mort et obscur : quelle insolence !"

A ces paroles ironiques, où la pensée de l'orateur jaillit acérée, comme le clou d'or de Salomon ; à ce geste qu'il déploya, à cette burlesque apologie du cabinet autrichien, les applaudissements éclatèrent avec fureur, et les sabres agités fort retentirent le parquet du Landshaus. L'orateur termine en souscrivant pour une somme de 150,000 fr., destinée à la fondation d'un Institut national.

Les événements avaient marché, et la révolution du 12 mars s'était accomplie. Le 11 septembre 1848, au moment où la Hongrie, après avoir épuisé toutes les voies de conciliation, se jetait dans la dictature et les bras de Kossuth, une fâcheuse nouvelle se répandit. Etienne Széchény avait cherché la mort dans les flots de l'Elster. Le découragement s'était emparé de cette grande âme. Tous ses efforts pour le maintien de la paix et la prospérité de la Hongrie aboutissaient à une guerre sanglante. Longtemps, comme la colonne lumineuse, il avait marché à la tête de son peuple, et l'oubli était sa récompense. Széchény fut sauvé ; mais il resta atteint d'aliénation mentale. De la même manière finit, l'an dernier, au mois d'août, Méhémet-Ali, le régénérateur de l'Egypte. Serait-ce donc le sort des hautes intelligences de notre époque ? N'ont-elles que le choix de vaincre les événements ou de se briser à leur choc ? Et, du reste, les révolutions, aujourd'hui plus que jamais, passent sur les hommes, impitoyables comme le char de l'idole de Jagernah, dont les roues écrasent ses adorateurs.

La période parlementaire est close ; une seconde s'ouvre, agitée, brillante ; les armes et les discussions se mêlent, et

L'Europe, qui se croyait vieille, est étonnée de produire à l'Orient des enfants pleins de vigueur et de sève.

Deux hommes vont maintenant occuper la scène : l'un, soldat intrépide, habile toutefois à manier la parole ; l'autre, éloquent orateur, sachant passer de la tribune aux champs de bataille, et affrontant aussi bien les balles que les interruptions : Joseph Jellachich, le ban de Croatie, et Louis Kossuth, le dictateur magyare.

Vous est-il arrivé, lecteurs, de prendre place à une table d'officiers ? Là, pendant que circulaient à la ronde vins d'ancienne date et propos joyeux, vous aurez remarqué le roi du festin. Que d'entrain et de franche gaieté ! quelle bonne humeur intarissable lui sont nécessaires pour se maintenir à son rang ! Eh bien ! créez un idéal en ce genre, et vous aurez sous les yeux Jellachich à vingt-deux ans.

Né à Pétervardein, le 16 octobre 1810, de père et de mère croates, Joseph Jellachich, baron de Buszin, fut présenté à l'empereur François II, et placé, par sa protection, dans l'Académie thérsienne. Doué d'une vive intelligence et d'une mémoire exacte et tenace, Jellachich fit de rapides progrès dans l'étude des langues vivantes. Toutefois, la science militaire et les connaissances qui s'y rattachent furent ses études favorites. A dix-huit ans, préparé par tous les exercices du corps à la rude existence du soldat, il entra au service. Il fut bientôt l'âme du régiment. D'une constitution de fer, il ne reculait ni devant les travaux, ni devant les plaisirs plus fatigants encore. Le soir, toujours le dernier à table, il était, au point du jour, le premier en selle. Personne n'était plus esclave du règlement, plus sévère sur la discipline ; personne aussi plus prompt à entreprendre quelque folle équipée. C'est au milieu de cette vie tumultueuse qu'il composa ses chansons militaires, en particulier sa chanson de garnison, si connue et chantée de si bon cœur dans toute l'armée autrichienne. Satire en couplets du vieux système militaire, on y sent percer l'espérance d'un autre avenir. Ce chant a quelque chose d'éclatant et d'allégre, comme la fanfare du clairon. Les autres poésies de Jellachich sont d'un caractère bien différent. Cinq années de folie avaient épuisé sa vigoureuse constitution. Il fut attaqué d'une maladie dont on crut qu'il ne relèverait pas. Sur le lit de douleur, se laissant aller aux inspirations de sa jeune âme souffrante, il exhala dans un beau langage d'amers regrets pour une existence si brusquement tranchée, et qu'il

Ses désirs devaient être accomplis. En 1830, Jellachich, revenu à la santé, fut nommé capitaine-lieutenant d'un régiment de hulans. La révolution de Février le trouva colonel de frontière dans la Croatie. Il avait su gagner le cœur des soldats, et régnait dans sa tente, comme l'empereur à son palais de Schönbrunn.

Les colonies frontalières, qui s'étendent de l'Adriatique aux confins de la Russie, se trouvent, par suite de leur organisation, sous la direction immédiate des chefs militaires ; ils y sont à la fois officiers, administrateurs, et l'autorité du colonel est en quelque sorte illimitée. Non-seulement il dirige les travaux et commande les expéditions, mais il surveille l'intérieur qu'elles doivent choisir.

Grâce à ses relations avec Louis Gay et à la cour alors reti-

rée à Inspruck, Jellachich se vit, au mois de mai, promu au bannat de Croatie, ancienne dignité qui répond au titre de gouverneur. Les circonstances lui étaient favorables ; son ambition fut à la hauteur des circonstances.

Nous ne décrivons pas la marche de Jellachich. Entré en Hongrie avec l'apparence et les ovations d'un triomphateur, il en sortit d'abord par une fuite mal déguisée ; mais bientôt il prenait sa revanche sous les murs de Vienne, et devenait dans l'Europe le sujet de toutes les conversations. Alors quelques biographes complaisants levèrent en sa faveur le voile de l'avenir.—« Comme a commencé Hapsbourg, disait l'un d'eux, ainsi commence Jellachich. » Ces exagérations tombèrent pendant la campagne de 1849, dont les résultats furent l'œuvre d'autres généraux. La carrière de Jellachich est-elle terminée ? Nous ne pouvons le prévoir ; l'avenir est si gros d'événements, pour qui regarde à l'orient et au nord de l'Europe !

Jellachich est petit de taille, mais bien fait et robuste ; son front est développé et presque chauve, ses yeux noirs et perçants s'animent aisément ; un sourire mélancolique est l'habituelle expression de sa bouche.

César, dit Plutarque, était né pour la guerre. Mais il eût occupé après Cicéron la première place au forum et dans le sénat. Un jugement analogue peut être porté sur Jellachich. Avec de grandes vues et un style original pour les rendre, il se serait distingué parmi les orateurs de la Diète hongroise, et n'y eût cédé qu'à Louis Kossuth, dont l'existence offre également plus d'une ressemblance avec celle de l'illustre chevalier romain.

Comme Cicéron, Kossuth fut appelé par son talent à un rang dans lequel il n'était pas né ; sa parole fut, pendant une année entière, l'âme et le souffle de son pays. On l'a vu enfin, comme l'orateur de Rome, obligé de fuir, avec sa femme et ses enfants, pour échapper au fer de ses vainqueurs.

Louis Kossuth est d'origine slovaque. De bonne heure son penchant l'entraîna vers les Magyars. Sans fortune et sans illustration de naissance, il vint à Presbourg au sortir de l'Université de Raab, s'attacha comme secrétaire à l'un des membres de la Diète, (1) et y entra bientôt lui-même, député par le comitat de Marmaroch. C'était en 1836 : M. de Metternich venait d'enlever aux Hongrois la liberté de la presse ; il avait également interdit les journaux lithographiés aux frais du baron de Vessélény. Il riait à Vienne de sa victoire, quand elle lui fut enlevée par Kossuth. Celui-ci entreprit de sténographier les séances de la Diète. Le soir il en résumait les discussions avec des avocats, qui allaient, munis chacun d'un manuscrit définitif, le dicter à des étudiants et à des écrivains de bonne volonté. Tous les jours, les casinos de Pesth, les comitats et les membres de la Diète reçurent ainsi le compte-rendu de la séance de la veille. En outre, Kossuth fit décréter que son journal serait colporté par les hussards du

(1) « Chaque député, dit M. de Langsdorf, a avec lui et auprès de lui, dans la salle même de la Diète, deux ou trois secrétaires nommés par les comitats et chargés de les tenir au courant des travaux de l'Assemblée. Cette population jeune et remuante assiste aux séances, prenant part à toutes les délibérations au moins par ses cris, par ses marques d'approbation et d'improbation. C'est un parterre confondu avec les acteurs, et qui, comme le chœur antique, exprime sur les événements sa manière de voir.

“gnification politique, que comme obstacle aux agrandissements de la Russie. C’était la pensée de Napoléon. Mais, au lieu de s’unir dans ce but commun, ces deux puissances se sont affaiblies par une guerre à outrance, et cela, lorsque la Russie devient plus que jamais menaçante de parole et d’attitude ! Si les vastes projets des czars se faisaient jour les armes à la main, l’Autriche et la Hongrie seraient-elles refaites pour la lutte ?

“Deux guerriers se rencontrèrent de nuit, et se firent de cruelles blessures. Le jour vint, et, avec le jour, l’ennemi, qui les acheva sans peine. Ils étaient du même camp et se reconnurent trop tard !”

Ces paroles sont d’un homme d’Etat, qui les prononçait hier devant nous. Nous les citons sans les juger.

H. DAVID.

(Musée des Familles.)

LES FEMMES ILLUSTRÉES.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE.



MARIE-THÉRÈSE-LOUISE DE SAVOIE CARI-
GNAN naquit à Turin le 8 septembre 1749.

Élevée par sa mère, femme d’un mérite éminent, elle reçut de bonne heure les principes de vertu dont elle avait déjà le germe dans le cœur. Lorsqu’elle fut parvenue à l’âge où l’on marie les princesses, sa main fut destinée au prince de Lamballe, fils du duc de Penthièvre ; le prince n’avait qu’une année de plus qu’elle.

L’alliance une fois résolue, une circonstance qui mérite d’être rapportée en marqua les préliminaires.

Au premier repas que fit la princesse sur la terre de France, elle fut servie par les gentilshommes et les pages de son futur époux. Chacun admirait dans la nouvelle maîtresse qu’il allait avoir, l’éclat et la blancheur de son teint, ses grands yeux bleus à fleur de tête qui respiraient une mélancolique bonté, et sa blonde chevelure devenue plus tard en France d’une beauté proverbiale. Parmi les pages, il en était un surtout qui s’empressait plus que les autres auprès de la princesse, et au milieu du respect qu’il lui témoignait, jetait sur elle des regards où se peignait l’intérêt le plus tendre. Étonnée, la princesse suivit d’un œil scrutateur le page mystérieux ; celui-ci, embarrassé, allait se retirer et disparaître dans la foule, lorsque l’interpellant, elle lui dit tout bas avec un gracieux sourire : “ Est-ce donc l’usage en France que les maris servent leurs femmes à table au lieu de manger avec elles ? ”

La princesse venait de jeter les yeux sur le portrait du prince de Lamballe, qu’elle portait en bracelet, et malgré son déguisement elle l’avait reconnu. En effet, ne pouvant s’astreindre aux règles de l’étiquette qui différait son entrevue avec sa future, il avait usé de ce stratagème pour la voir plutôt. Le prince ne cacha plus ni son rang, ni l’admiration que lui inspirait sa femme, et cette fois l’étiquette des cours céda à ce premier moment d’affection.

Mais ce mariage, contracté sous de si tendres auspices, fut loin d’être heureux. La princesse ne tarda pas à éprouver l’inconstance, puis l’abandon de son époux. Bientôt, par suite de son inconduite, le prince mourut à vingt ans.

La jeune veuve abandonna la cour et alla cacher dans la retraite les larmes que lui arrachait sa triste destinée. Elle fut rappelée par les ordres du roi Louis XV, à l’occasion du mariage du Dauphin avec l’archiduchesse Marie-Antoinette d’Autriche.

La jeune Dauphine et madame de Lamballe éprouvèrent bientôt l’une pour l’autre une amitié des plus vives. Elles se voyaient souvent dans l’intimité lorsque, lassées des fêtes et du bruit, elles cherchaient ces heures où il est permis aux princesses de penser et d’aimer, et l’affection de la Dauphine parvint à combler le vide que la mort avait laissé dans le cœur de madame de Lamballe, qui voua à son auguste amie un de ces attachements purs et désintéressés qui remplissent toute la vie d’une femme.

En 1774, la jeune Dauphine étant devenue reine de France, son premier soin fut de nommer la princesse de Lamballe surintendante de sa maison. Heureuse de cette marque de confiance et d’affection, madame de Lamballe y vit l’occasion de faire bénir la reine pour les bienfaits qu’elle pouvait répandre en son nom. Telle fut en effet la douce tâche qu’elle sut accomplir.

De belles et riantes années se passèrent ainsi entre l’amitié et la bienfaisance. Mais les femmes qui entouraient la jeune reine n’avaient pu voir sans envie son affection pour madame de Lamballe. Des intrigues misérables essayèrent de troubler la bonne harmonie qui existait entre elles : madame de Lamballe, blessée dans son amitié, attaquée dans sa position, se refusa à lutter contre ses ennemis ; craignant de devenir à la cour un sujet de désordre, elle s’exila volontairement, et regagna pour la seconde fois sa retraite, avec le souvenir du bien qu’elle avait fait, et de l’affection dont elle donnait en ce moment une preuve à la reine.

Cependant, les premiers germes de la révolution se manifestèrent à Versailles dans les journées des 5 et 6 octobre 1791, où la reine fut si exposée. A cette nouvelle, madame de Lamballe se mit en route pour se rendre auprès de Sa Majesté ; mais elle fut arrêtée par la reine elle-même, instruite de sa démarche et touchée de cette preuve de courageux dévouement. Marie-Antoinette, qui commençait déjà à s'alarmer de sa position, chargeait la princesse d'une mission secrète pour la cour d'Angleterre. La princesse y fut reçue avec tous les hommages ; mais insensible à ces marques de sympathie, elle employa son crédit, ses démarches pour organiser à l'étranger la fuite de la famille royale, et le jour où celle-ci partait de Paris pour se rendre à Montmédy, la princesse de Lamballe quittait l'Angleterre pour se réunir à la reine ; mais à peine eut-elle touché la terre de France qu'elle apprit l'arrestation du roi et de sa famille à Varennes. Ses amis voulurent en vain la ramener en Angleterre en lui montrant combien de périls elle allait affronter, mais la princesse leur répondit : " J'ai partagé les honneurs de la reine de France au temps de sa puissance ; au temps de son malheur je dois partager ses dangers. J'ai recueilli ses faveurs quand elle était heureuse, je dois recueillir ses larmes pendant son infortune. "

Elle partit pour Paris et fut reçue aux Tuileries, devenues en effet une prison. Ses consolations, ses tendres soins, son dévouement de toutes les heures adoucèrent les derniers moments que la reine passa dans ce palais. C'est alors qu'on offrit à madame de Lamballe les moyens de quitter la France, la reine elle-même la supplia de fuir ; elle refusa, déclarant qu'elle partagerait le sort de la famille royale.

En effet, au 10 août, elle fit partie du triste cortège qui accompagna Louis XVI à l'Assemblée, de là elle suivit la reine aux Feuillants, où se passa cette nuit terrible, dans laquelle des cris de mort ne cessèrent de retentir autour de cette de meure. La princesse ne se coucha pas cette nuit, et se tenant à la porte de la chambre de Marie-Antoinette, elle dit aux personnes qui l'entouraient : " Si les assassins pénètrent ici, vous leur direz que je suis la reine. "

Lorsqu'on voulut emmener la famille royale au Temple, la princesse, au nom de sa parenté, demanda à partager le même sort et la même prison. On se rendit à ses motifs ; elle ne fut pas séparée de la reine. Mais quelques jours après, le 19 août à minuit, on vint la réveiller et on lui ordonna de descendre à la geôle, où l'attendait un commissaire de la Commune. La princesse demanda le motif de cette mesure. On se borna à lui répondre qu'on avait ordre de la conduire à l'hôtel de ville pour subir un interrogatoire.

La princesse comparut devant les commissaires des sections. Manuel, procureur de la Commune, était tout dévoué à la reine, il lui avait juré de veiller sur la princesse. Pour mieux jouer son rôle, il feignit une grande rigidité dans son interrogatoire, et afin de pouvoir renvoyer la princesse au Temple, faute de preuves, il ordonna de fouiller la princesse, ne pensant pas que dans sa situation elle eût commis l'imprudance de cacher sur elle des papiers compromettants ; mais il arriva tout le contraire. Après avoir fouillé dans ses poches, où l'on ne trouva rien, on lui ôta son bonnet, et l'on découvrit, attachées dans l'intérieur avec des épingle, trois lettres : une qui lui

avait été adressée en Angleterre par Marie-Antoinette, une du prince de Conti, une troisième en chiffres. Tout était suspect alors. La lettre en chiffres que la princesse ne put expliquer excita l'irritation des membres de la Commune, et les deux autres lettres contenant la désapprobation de ce qui se passait en France, rendirent la dernière plus coupable aux yeux des commissaires. Manuel désolé n'en délibéra pas moins avec ses collègues sur le sort de l'infortunée princesse. Quand celle-ci entendit la résolution de la séparer de la reine, elle invoqua de nouveau sa parenté, qui lui donnait le droit d'être confondue dans la même prison ; mais les membres de la Commune voyaient des intentions coupables dans cette réunion. On lui laissa le choix entre la Force et la Salpêtrière. Au nom de cette dernière prison, où l'on renfermait les femmes perdues, la princesse ne put retenir un mouvement de dégoût, et dit qu'elle préférerait la prison de la Force.

Mme de Lamballe partit accompagnée d'un des membres de la Commune. Voici le texte de son érou que nous avons relevé sur le registre même de la *Petite Force*. Il est à la date du 19 août 1792. Madame de Lamballe était la septième prisonnière.

" Marie-Thérèse-Louise DE SAVOIE de Bourbon-Lamballe.

" De l'ordre des citoyens Pétion, maire, et des commissaires des quarante-huit sections.

" Toutes sept conduites dans cette prison par arrêté du Conseil général des citoyens commissaires des quarante-huit sections : ordonné en outre qu'elles seront en état d'arrestation, et renfermées séparément. "

A la colonne des sorties le registre porte ces mots : " Conduite le 3 septembre 1792 au grand Hôtel de la Force. "

Dans ces deux lignes est tout le drame atroce de la mort de la victime.

Jusqu'à cette époque la princesse resta sans nouvelle de la reine avec l'incertitude de son propre sort. Sa femme de chambre, prisonnière volontaire, s'était rendue auprès d'elle.

Le 2 septembre, un bruit inaccoutumé s'était fait entendre dans l'après-midi, à la Petite Force. On allait, on venait précipitamment, et le cri aigre des verrous parvenait jusqu'à la captive, dont la prison, située au premier étage sur la rue, se composait de deux pièces n'ayant qu'une seule porte à guichet. Indifférente à ce qui se passait autour d'elle, la princesse se tenait dans la pièce du fond ; mais la femme de chambre aux aguets collait son oreille contre la porte d'entrée et cherchait à savoir ce qui se passait. Elle ne tarda pas à comprendre à quelques mots que c'était les prisonnières mesdames de Tourzel, de Saint-Brice et autres qu'on venait de mettre en liberté. La femme de chambre accourut toute joyeuse vers sa maîtresse lui donner cette nouvelle. La princesse espéra qu'elle aussi allait recouvrer sa liberté, et ces deux femmes retenant jusqu'à leur souffle pour entendre venir leurs libérateurs, attendaient dans la plus vive anxiété. Mais un silence de mort avait succédé à ce tumulte. Les heures s'écoulaient, la nuit était venue et personne ne paraissait. Tout à coup la serrure grinça doucement, la porte s'ouvrit ; à la lueur d'une lanterne sourde elles aperçurent une femme qui leur remit un billet cacheté, referma la porte et disparut. Ce billet contenait ces mots : " Tenez-vous renfermée dans votre chambre et n'en descendez point. " La princesse, loin

d'être rassurée par ce billet, se sentit glacée d'épouvante : on entendait au loin des cris et parfois comme des gémissements.

Ces cris et ces gémissements venaient de la rue des Ballets, située devant le guichet de la Grande Force, dans laquelle le peuple procédait au massacre des prisonniers. Ces massacres avaient commencé à l'entrée de la nuit. Avant ce moment la Commune avait envoyé à cette prison les commissaires Duval, Dertains et Truchon, afin de protéger contre le peuple les détenus pour dettes, pour mois de nourrice et pour cause civiles, et d'installer le tribunal qui devait juger les détenus politiques. Manuel leur avait inspiré l'idée de faire mettre en liberté toutes les femmes détenues à la Petite Force. C'est ce qu'ils avaient fait, excepté pour madame de Lamballe. Or, les commissaires oublièrent-ils cette dernière ; n'osèrent-ils la mettre en liberté, ou la laissèrent-ils exprès comme une proie aux massacreurs ? c'est un point que l'histoire n'a pu éclaircir.

Quoi qu'il en soit, à la nouvelle des massacres de la Force, le duc de Penthièvre, beau-père de madame de Lamballe, vieillard que ses vertus privées avait garanti de tous les orages révolutionnaires, était resté à Paris, paisible possesseur de sa fortune, qui appartenait aux pauvres. Lui, Manuel et madame de Lowendal s'étaient réunis pour combiner les chances de salut de madame de Lamballe. La première était qu'elle fût oubliée dans sa prison, et c'est dans cette espérance que Manuel avait écrit le billet. La seconde, qu'elle fût acquittée par le terrible tribunal. La troisième, qu'elle fût sauvée des mains des massacreurs si elle arrivait jusqu'à eux.

Pour cette troisième chance, le duc de Penthièvre rassembla tous ses valets de pied, les fit déguiser en massacreurs, et ils se rendirent à la Force, où à un signal convenu ils devaient sauver la princesse, Madame de Lowendal elle-même, avec un courage et une énergie que donne l'amitié seule, devait se mettre à la tête de ses propres domestiques, déguisée en femme du peuple, et seconder le mouvement.

Tout cela se passait dans la nuit du 2 au 3 septembre, pendant laquelle les massacreurs accomplissaient leur terrible besogne. Le matin, de trois à quatre heures, un homme, nommé le grand Nicolas, entra dans la chambre de la princesse et lui dit qu'il venait la chercher pour la conduire à l'Abbaye.

"Prison pour prison, j'aime mieux celle-ci," répondit la princesse, voulant suivre l'avis de Manuel, et elle refusa de sortir. Mais vers les onze heures, le grand Nicolas se présenta de nouveau, et cette fois escorté de plusieurs hommes. Il lui donna l'ordre de descendre parler aux commissaires. Celle-ci demanda, pour faire sa toilette, quelques instants qui lui furent accordés. Elle revêtit une robe blanche et suivit sans défiance le grand Nicolas à travers les cours de la Grande Force. Vers la dernière, elle entendit distinctement les cris des bourreaux et des victimes, et aperçut plusieurs hommes couverts de sang qui brandissaient leurs armes. Ce spectacle faillit la faire trouver mal ; au même instant, plusieurs hommes armés la saisirent et l'entraînèrent au greffe où siégeait le tribunal des massacreurs. Il était en ce moment présidé par Hébert, dit le père Duchêne ; à ses côtés siégeaient Lhuillier, Lecormeuse et Danget, commissaires de la Commune ; Ceyrac était l'accusateur public ; Fieffé, greffier de la Force, avait conservé ses fonctions. L'interrogatoire qu'on fit subir à la princesse se borna à constater son identité. Elle ré-

pondit d'une voix éteinte aux questions qui lui furent adressées, lançant malgré elle des regards de terreur sur les visages féroces qui l'entouraient, et dont l'impassibilité redoublait son effroi. Mais à cette injonction de prêter serment au nouveau gouvernement, et de jurer haine au roi et à la reine, elle se ranima tout à coup et relevant sa belle tête, elle s'écria : "Je suis prête à faire le premier serment ; quand au second, il n'est pas dans mon cœur."

Un murmure sinistre accueillit ces paroles, et un valet de pied du duc de Penthièvre, déguisé en massacreur, qui était aux côtés de la princesse, lui serrant vivement le bras, lui dit tout bas : "Jurez donc ! jurez donc ! ou vous êtes perdue." A ces mots elle jeta sur cet homme un regard qui lui dit qu'elle le reconnaissait, mais elle persévéra dans son énergique et majestueux silence. Le président alors prononça cet arrêt, signal de la mort : *Qu'on conduise la citoyenne à l'Abbaye.*

C'était la formule convenue entre les massacreurs pour désigner ceux qu'on devait égorger. Ainsi par la nouvelle fatalité qui semblait s'attacher à madame de Lamballe, les deux premières chances de salut avaient disparu. On allait essayer de la troisième. Aussitôt on entraîna brusquement la princesse, on la conduisit au guichet qui donnait dans l'impasse des Prêtres, formant aujourd'hui la rue des Ballets qui sépare la Force de la rue Saint-Antoine. Là, étaient rangés sur deux files les massacreurs armés de toutes armes. A côté de la bûche, du bâton noueux, du dossier de chaise, on voyait briller la pique, la faux, la hache, le sabre, le poignard. Toutes ces armes, teintes de sang, étaient agitées avec des cris de fureur ; tous les visages étaient empreints de férocité, tous les bras étaient nus, toutes les mains sanglantes, et, chose devant laquelle reculaient à la fois la nature et l'humanité, le nombre des femmes égalait presque celui des hommes et les dépassait en furie.

A cette vue, à ces cris, à ces flaquets de sang qui baignaient la rue, l'infortunée s'écria par un dernier effort : "Horreur !... horreur !... Je suis perdue !..."

Le valet de pied qui la tenait toujours par le bras, lui dit à l'oreille : "Allons, madame, du courage ! criez : vive la nation ! avancez sans crainte et vous êtes sauvée." En même temps il fait le signal convenu à ses camarades. Ceux-ci, mêlés aux massacreurs, se rapprochent, forment un cercle comme pour la frapper, tandis qu'en réalité ils s'apprentent à lui faire un rempart de leur corps et à l'entraîner. Mais les quelques pas qui la séparaient de ses sauveurs, la princesse n'a plus la force de les faire... En vain le valet de pied qui la tient redouble ses instances, la secoue et l'agite... En ce moment suprême, le nom magique de la reine ne retentissait plus à ses oreilles pour lui donner du courage... Seule, en face de cette mort affreuse qu'on agitait sur sa tête, la malheureuse femme faiblit... ses genoux se dérobent sous elle ; ses yeux se voilent, une pâleur livide inonde son visage, elle s'évanouit et tombe inerte aux bras de ceux qui la conduisaient.

Cet accident déconcerte ses défenseurs, déjà suspects par leur inertie. Les massacreurs s'élancent en poussant de grands cris ; pêle-mêle les défenseurs les suivent pour tenter un dernier effort, mais les coups étaient plus faciles à porter qu'à détourner... La princesse, frappée, tombe et roule dans le sang et la boue. Aussitôt tous les bras se lèvent toutes les

voix profèrent des cris féroces, toutes les armes retombent sur ce beau corps... Rien ne peut peindre la rage et la fureur qui animent ces misérables, et notre plume se refuse à retracer ces horreurs. Nous signalerons seulement les noms de ceux qui acquirent une sanglante célébrité dans cette affaire. Celui qui porta le premier coup fut un mulâtre nommé Delorme; cet homme, élevé par les soins de la princesse, commit le double crime d'assassinat et d'ingratitude. Puis ce furent l'italien Rotondo, Grison, Gonor, Charlet, une femme, Angélique Voyer, etc.

Mais ce ne fut pas à tuer la princesse que s'arrêta la rage des massacreurs. Dans le paroxysme de la cruauté, ils mutilèrent leur victime. Grison lui coupa la tête, Fenot et Petitchemin lui déchirèrent la poitrine et lui arrachèrent le cœur; Angélique Voyer lui arracha les entrailles; puis mettant ces sanglants trophées au bout d'une pique, les uns les promènèrent dans Paris, tandis que d'autres, plus infâmes, plaçaient son beau corps sous l'eau d'une fontaine, afin de juger de sa blancheur.

Au moment où cet atroce cortège se mettait en marche, madame de Lowendal, déguisée en femme de la Halle, débouchait suivie d'une poignée de peuple.... Elle aperçut la tête de son amie!

Madame Lebel, femme d'un peintre distingué qui devait son état et sa réputation à madame de Lamballe, accourait à la prison pour savoir des nouvelles de sa bienfaitrice, lorsqu'elle aperçut l'horrible trophée des massacreurs qui marchait vers elle. Folle de douleur, éperdue d'épouvante, elle prend la fuite et se réfugie chez un perruquier du faubourg Saint-Antoine. A peine y est-elle entrée qu'elle aperçoit de nouveau cette tête à travers les vitres; à cette vue, elle s'évanouit et tombe contre la porte ouverte de l'arrière-boutique. Les massacreurs entrent; ordonnent au perruquier de coiffer et de poudrer cette tête. Celui-ci, avec un sang-froid que l'extrême courage peut seul donner, se prépare à obéir, et tout en accomplissant cette atroce mission, cache derrière lui le corps inanimé de madame Lebel, recule à mesure en le poussant avec ses pieds, et finit par le soustraire à la vue des massacreurs occupés du spectacle de cette profanation, qu'accompagnent leurs cris et leurs rires féroces.

Bientôt le cortège se remet en marche par la rue Saint-Antoine, et au milieu de cette rue apercevant un jeune homme qui fuyait frappé d'épouvante, Grison court après lui, l'arrête et le force de porter la tête à sa place. Ce jeune homme, quinze ans avant, rencontré par madame de Lamballe, avait excité son intérêt, il lui devait son éducation et son établissement.

Une idée infernale ne pouvait manquer de germer chez les massacreurs, ce fut celle de frapper en même temps la reine et sa malheureuse amie. Le cortège sanguinaire se mit donc en route vers la prison du Temple, et insista pour pénétrer auprès des prisonniers. Ils ne purent y parvenir, mais montés sur un tas de pierre, Grison et Charlet qui portaient les

deux trophées, les élevèrent jusqu'à la hauteur des croisées. De là, le cortège se rendit au Palais Royal, puis à la place Beauveau. Comme ces misérables, insatiables dans leurs cruautés, voulaient aller à l'hôtel de Toulouse qu'habitait le duc de Penthièvre, les valets de pied qui avaient suivi les massacreurs, pour éviter ce spectacle à leur maître, les entraînaient au cabaret, où ces hommes, déjà ivres de sang, succombèrent enfin à l'ivresse du vin. Cette tête précieuse fut alors abandonnée et recueillie par un nommé Jacques Pointel, qui la porta sur l'heure à sa section, ce que prouve la pièce suivante.

“ Section des Quinze-Vingts. Comité permanent.

“ Le 3 septembre de l'an IV de la liberté, et le 1er de l'égalité (1792), le citoyen Jacques Pointel, de la Halle aux blés, rue des Petits-Champs, No. 59, est venu au comité pour requérir pour faire inhumer la tête de la ci-devant princesse de Lamballe, dont il était venu à bout de s'emparer. Ne pouvant qu'applaudir au patriotisme et à l'humanité du dit citoyen, nous nous sommes transportés sur les lieux, et avons fait inhumer dans le cimetière des enfants trouvés, voisin de notre comité, et sur notre section, la dite tête, et avons donné le présent pour lui servir de décharge et valoir que de raison.

“ Fait en comité le jour et an que dessus.

“ DESENQUELLE, commissaire
des Quinze-Vingts.”

Le lendemain, le duc de Penthièvre obtint de faire exhumer cette tête. Elle fut mise dans une boîte de plomb et transportée à Dreux, dans le caveau de la famille d'Orléans.

Et maintenant que toutes réflexions seraient inutiles après le simple récit des faits, nous nous bornerons à constater les suivants qui forment le complément de ce terrible drame.

Delorme, ce mulâtre qui le premier fit couler le sang de sa bienfaitrice, inonda du sien l'échafaud, après les journées de prairial an III (1795).

Grison fut exécuté à Troyes en janvier 1797, pour s'être mis à la tête d'une bande de brigands qui désolaient la Champagne.

Enfin, Charlet, entré dans les rangs de l'armée, vit sa conduite de massacreur dévoilée, et fut lui-même massacré par ses camarades.

Certes, si la vertu mérite notre admiration, si d'atroces souffrances méritent nos sympathies, c'est surtout lorsqu'elles s'adressent à une personne que le ciel avait placée dans une des plus hautes positions, et qui sut résister au prestige du rang et à l'entraînement de la puissance. Ah! si le dévouement est une noble chose, surtout chez les femmes dont il devient si souvent l'existence, il doit nous paraître plus noble encore chez celles que les honneurs et les hommages environnaient, et qui les quitte sans hésiter pour partager le malheur de ceux qu'elle aime, au péril de sa vie.

Journal des Demoiselles.

ALBOIZE.



POÉSIE CANADIENNE.

LA FUGITIVE.

Dithyrambe dédié à mon ami, M. Hector Peltier, Médecin de Montréal.

LA, le vent gémissait—Elle pleurait encore
Et la voix des échos, sur la plage sonore,
Eveillait ses souvenirs.
Et la main sur son cœur, étouffant ses soupirs,
Comme la fleur penchée aux larmes de l'aurore
Qui succombe avant le soir,
D'amertume sa joie était alors suivie,
Et la mort éteignait le flambeau de sa vie
Par un calme désespoir.

Hélas ! son humble paupière
Tristement fixait la terre
Et l'oiseau qui chantait pour égayer ce lieu
Ne troublait point sa prière
Sa lèvre était tremblante en s'adressant à Dieu.
Pauvre enfant sur la route et demandant l'aumône ;
Son cœur avait béni la compassion qui donne
Un seul morceau de pain.
Ses pas avaient touché l'herbe dans le chemin
Qui soutient la faiblesse
Et porte sa saveur au fond de la tristesse
Pour alimenter le bien.

Que son âme était grande aux traits de son visage ;
Mais la froide pâleur décolorait son front,
Une croix suspendue à son frère corsage
Lui rappelait sa mère et la religion.
Sa marche était timide en suivant la bruyère,
Mais, là, seule avec ses pensers.
Elle ne portait point le regard en arrière
Car un ange pour elle écartait les dangers.
Le passant admirait cette suave existence
Qu'un pur rayon du ciel seul pouvait animer
Cette fleur d'innocence
De l'arbre détachée en un jour de souffrance
Que l'homme indifférent même devait aimer.

Hélas, pauvre exilée !

.....
Voyant l'hiver venir
L'hirondelle à son nid, aussitôt envolée
Prélude un long adieu—son aile pour courir
À travers le drap d'or d'un folâtre nuage
Suit le vent capricieux qui la mène au rivage
Où l'orme hospitalier lui prête son ombrage,
Où le toit bienfaisant veut encor la couvrir.....
Elle conserve l'espérance.....
Dès que le printemps recommence
Elle part—son exil finit.
Mais pour la fille désolée.....
Loin du toit paternel l'aurore à peine luit
La source la plus vive à ses pieds se tarit
Hélas ! la rose est effeuillée.

Là, le vent gémissait,
Encore elle pleurait
Et la voix des échos sur la plage sonore
Eveillait ses souvenirs.
Et la main sur son cœur étouffant ses soupirs,
Comme la fleur penchée aux larmes de l'aurore
Qui succombe avant le soir,
D'amertume sa joie était alors suivie,
Et la mort éteignait le flambeau de sa vie
Par un calme désespoir.

Et je la vis s'asseoir sur une blanche pierre,
Repos du voyageur,
Et que la primevère
Bordait de sa fraîcheur.
Au murmure des flots comme elle était pensive !
Que son isolement sur la lointaine rive,
Quand tout semblait renaître au souffle du printemps,
Alors que le vieillard, la veille de sa fête,
Retrouvant ses quinze ans,
Abandonnait sa tête
À la main de l'enfant qui la couvrait de fleurs,
Que son isolement m'attendrit jusqu'aux pleurs !
La brise sommeillait au fond de la charmille,
Des plantes le parfum invitait au repos,
Tout se taisait sur les flots.
Une seule voix pure et la voix d'une fille
À mon esprit inquiet voulut tracer ces mots.

Richelieu, sur tes bords que le malheur accable
Une affreuse tempête a fait jaillir le sable
Dans la barque du nocher.
Oui, tes eaux se sont troublées
"J'ai vu partir l'éclair et j'écoutai tonner !"
L'ouragan qui passait, ô ! les a refoulées
Pour accroître le danger
Loin au-delà du rivage
Il t'a fallu succomber !.....
L'incendie a rasé nos chaumières désertes
D'ossements mutilés tes côtes sont couvertes !
St. Charles est un tombeau !.....
Plus de colline verdoyante,
De vallée odoriférante,
Où l'ombre de midi, se penchant sur l'ormeau,
M'invitait à dormir..... je n'ai plus de parterre
Cultivé par ma mère
Que je chérissais tant ; ni le joyeux berceau
Qu'effleurait en chantant le prudent passereau.
Je n'ai plus le matin le baiser de mon frère
M'appelant doucement au chevet de mon lit
Ni la fervente prière
De l'homme évangélique, un jour qui me bénit.

Ah ! de ma bonne mère
Adieu larmes de joie et tendres effusions

Adieu brillant clocher, et tombe de mon père,
 Que la terre reçut en ses sanglants sillons.....
 Je vous ai perdus pour toujours

 Le ciel a ses amours !

 O ! toi, qui me disais, ma belle fiancée,
 Qui péris au combat,
 Héroïque soldat,
 Ton image retracée
 Vient calmer mes regrets..... m'ordonne de mourir.
 Que la terre est pesante au cœur qui doit souffrir !

 Quelle douce pensée !.....
 Mais un rêve enchanteur s'emparait de mes jours
 Et leur limpide cours
 Au calme de mes nuits apportait leur ivresse.
 Je n'ai que dix-sept ans !
 A peine ai-je senti les parfums du printemps !
 Mon rêve était si beau !..... je chanta à Zéphyre.
 Le jour le plus serein me prêtait son sourire.....
 Des roses sur mes pas !.....
 Et reine de nos près, sensible à leurs appas,
 Je voulais tant cueillir la moisson de l'année
 A peine si je vois la fin de la journée.
 Pour tromper le vautour, comme un oiseau craintif,
 J'ai rasé la bruyère ; en mon vol fugitif

Mon aile s'est déchirée.....
 Hélas ! si loin du nid je me traîne et me plains,
 Sans savoir où fixer mon voyage incertain.....
 Ma blessure est rempliée !
 Je me sens défaillir !..... mon être est expirant.....
 Ma conscience me dit : Paix dans le firmament
 O ! mon âme est rassurée.

Elle est morte !..... et combien répandirent des pleurs
 Qui des gais tourbillons savourant les douceurs
 Ont alors ignoré sa plaintive agonie ?
 La vertu gémit seule au déclin de sa vie.
 Aux bords du Potamac, ami, si tu t'assieds,
 Interroge le flot s'élançant à tes pieds,
 Le chêne qui vieillit sous les coups de l'orage,
 Le mobile roseau qui croît sur le rivage
 Ils te diront son nom, sa beauté, ses regrets
 En vain tu chercheras un funèbre cyprès,
 Pour t'indiquer le lieu qui fait sa sépulture ;
 Elle est même cachée aux yeux de la nature.
 Rien ne veut l'attester. Seulement les échos
 Qui se mêlent parfois aux cris perçants des flots,
 Se prolongeant sur la rive,
 Là te répéteront : Ci-gît la *Fugitive*.

CHS. LÉVESQUE.

St. Benoit, Mai 1850.

LE PAON ET LE ROSSIGNOL.

FABLE.

DONNE-toi des talents, cultive ton esprit,"
 Disait une mère à sa fille ;
 "La beauté passe, et quand on y survit,
 "C'est par l'esprit encor, par les talents qu'on brille."
 Mais la fille, à jamais comptant sur sa beauté,
 Méprisait tout autre avantage.
 Dans les eaux du lac argenté,
 Dont ses pieds foulaient le rivage,
 Elle admirait avec fierté
 Son indolente et belle image,
 Un paon suivait ses pas. C'était un favori,
 Dont la vanité complaisante
 Aimait à déployer sous sa main caressante
 L'or et l'azur d'un cou mollement arrondi,
 Et le riche éventail d'une queue éclatante.
 "Oui, disait-elle, oui, mon oiseau chéri,
 "Rien n'est beau comme toi, ton port et ton plumage."
 "Quel hôte ailé de ce bocage
 "Oserait se montrer quand tu parais ici ?"
 Un rossignol l'osa ; mais la hautaine injure
 Accueillit sa témérité
 "Va te cacher, oisillon effronté !
 "Quelle robe ! quelle tournure !
 "Qu'il est chétif et laid ! Que faire, en vérité,
 "De cette frêle créature ?"

Indifférent et dédaigneux,
 Comme un homme d'esprit qu'une gazette offense,
 Le rossignol, d'abord silencieux,
 De rameaux en rameaux sautille, se balance ;
 Monte, descend, remonte, et se posant enfin
 Sur la branche d'un sycamore,
 Laisse échapper de son gosier sonore
 Un prélude charmant, que suit le chant divin
 Dont il venait, chaque matin,
 Saluer la naissante aurore.

La jeune fille écoute et le cherche des yeux :
 De ces sons enchanteurs son oreille est ravie.
 "Quoi ! dit-elle, c'est lui qui lance dans les cieux
 "Ces éclats, ces flots d'harmonie ?
 "Que ces accords sont purs, brillants et gracieux !
 "Qu'il module avec art ses airs délicieux !
 "Quelle suave mélodie !"
 Des éloges flatteurs dont un autre est l'objet
 Le paon n'est pas trop satisfait.
 Pour ramener vers lui les yeux de sa maîtresse,
 Il redouble de soins et de grâce et d'adresse,
 Il fait le beau, le tendre, le coquet ;
 Et de l'aile et du bec la flatte et la caresse.
 "Oui, je t'ai vu, je t'aime, je te vois,"
 Lui répondit-elle avec impatience ;

“Laisse-moi l'écouter! Attends, il recommence....
 “Je t'admire toujours, mais tu n'as pas de voix.”
 Le paon voit dans ces mots un reproche, un caprice ;
 Il se pique d'honneur, et pousse un son criard
 Comme eut fait le cornet d'un pâtre montagnard
 Ou le hautbois d'un amphion novice.

Tout le bocage en tressaille de peur,
 Le rossignol se tait et fuit à tire d'aile.
 La jeune fille en montre de l'humeur,
 Et lève sur le paon sa menaçante ombrelle.

Mais sa mère, en ces mots, rappelle sa raison :
 “Pourquoi le menacer ? qu'as-ta donc à lui dire ?
 “Il croyait que partout et dans toute saison,
 “La beauté dans ce monde à tout devait suffire.
 “Songe qu'en châtiant sa folle opinion,
 “Ta vanité s'est condamnée ;
 “Et souviens-toi de la leçon
 “Que le rossignol t'a donnée.”

VIENNET, de l'Académie Française.

MAXIMES.

HABIT.—De sa qualité dépendent souvent la considération et l'estime qu'on a ordinairement pour un homme. Il n'en est pas moins vrai que si l'habit du pauvre a des trous, celui du riche a souvent des taches.

IGNORANCE.—Il y a trois sortes d'ignorance. Ne rien savoir ; savoir mal ce qu'on sait, et savoir autre chose que ce qu'on doit savoir.

Il se trouve toujours des ambitieux qui, pour s'élever, promettent le bien-être aux malheureux ; il se trouve toujours parmi les malheureux de pauvres dupes qui servent de marche-pied aux ambitieux.

GOUVERNEMENT.—Machine vaste et compliquée, dont on aperçoit rarement les premiers ressorts.

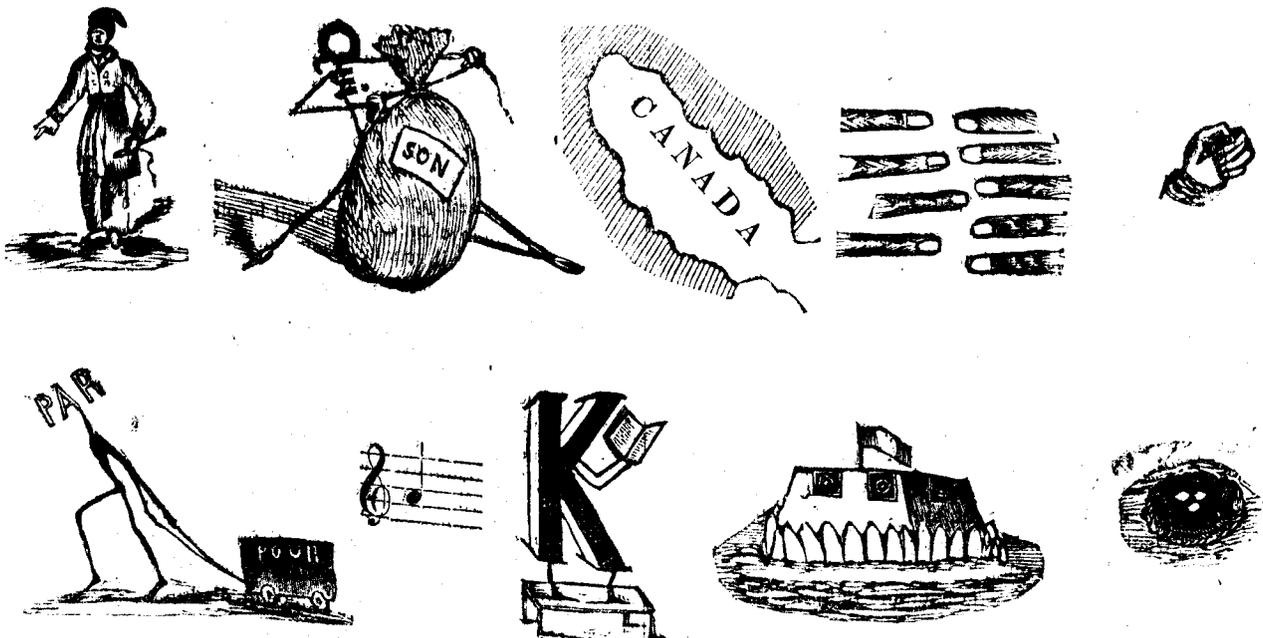
Quel est le degré d'obéissance qu'on doit au gouvernement lorsqu'il est injuste ? C'est une des questions délicates qui, dès qu'on y touche, ébranlent l'autorité des princes et le repos des PEUPLES.

IMPIE.—Homme qui, manquant de foi, a l'impertinence de rire des choses sérieuses, et saintes ; homme qui touche à la folie par les pensées, et à la férocité par sa conduite.

La prière est la respiration de l'âme.

☞ La livraison du mois de juin, qui paraîtra prochainement, contiendra la suite de “Une de perdue, deux de trouvées.”

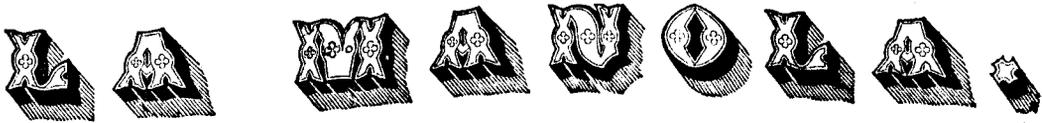
REBUS.



Explication du REBUS de la dernière Livraison.

Le temps qui détruit tout cimente l'amitié.—Le temps qui détruit tout—six mantes—l'amitié.

ALBUM MUSICAL DE LA MINERVE.



Paroles de E. Bourget.—CHANSONNETTE.—Musique de Paul Henrion.

Allto. moderato.

PIANO

De l'A - ra - gon, de la Cas - til - le, Toi, que l'on dit la plus gen -

Rall. Rall.

til - le, Ac - cours vers nous, sous ta man - til - le, Pourquoi tar - der

Rall. *P*

ó Juanet - ta! N'entends-tu pas les fan - do - - les? Les vives

Rall. bien rythmé.

dan - - - - - ses Espa - gno - les Des Mano - las ——— jeunes et fol - les

rall. Animato. *f*

Au loin chan - tant, dansant dé - ja? Al - lons ma bel - le, al - lons ma

Rall. *f*

rei - - - ne, Vite au Pa - dro! ——— chacun est là ——— Prêt à fé -

ter - - la souve - - rai - - ne De la Jo - ta A - ra - go - né - sa,

Ah! ah! ah! ah! Ah! ah! ah! ah! Prêt à fê - ter

P Rit.

1o Tempo.

la sou - ve rai - - ne, Ah! ah! ah! ah! Ah! ah! ah!

Rit.

ah! de la Jo - ta - A - ra - go - né - sa!

1o Tempo. Rall.

Ne sais-tu pas que la Murcie ?
Que Grenade et l'Andalousie ?
Ont envoyé la plus jolie
Des Manolas pour la Jota ?
Allons enfant, la nuit nous gagne,
Déjà Madrid est en campagne
Pour voir danser la fleur d'Espagne
Qui ne vaut pas ma Juanetta !
Allons ma belle, allons ma reine !
Vite au Padro ! chacun est là
Prêt à fêter la souveraine
De la Jota Aragonésa
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Prêt à fêter la souveraine,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
De la Jota Aragonésa !

Mais tout se tait dans ta demeure,
La brise seule arrive et pleure
Dans les grands arbres qu'elle effleure,
Tout est silence et je suis là !
Quand une voix douce et gentille
Sortit du fond de la charmille
Soudain parut la jeune fille
Qui répondit : oui, me voilà !...
Puis au Padro vite on l'entraîne,
Et Juanetta la Manola
Comme toujours resta la reine
De la Jota Aragonésa,
Ah ! ————— ah ! —————
Comme toujours resta la reine,
Ah ! ————— ah ! —————
De la Jota Aragonésa !

